LA

PLACE ROYALE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH.

II

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

Jeanne Michu la bien-aimée du Sacré-Cœur, par madame la comtesse Dash, 4 vol. in-8., net. . . . . 18 »»
Le Khalifa, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., affiche pochade, net. . . . . 9 »»
Raphaël et Lucien, par Michel Masson, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.. . . . . 9 »»
Le Trouble-Ménage, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.. . . . . 9 »»
El Ihoudi, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., net.. . . . . 9 »»
Les Métamorphoses de la Femme, par X.-B. Saintine, 3 vol. in-8, affiche pochade, net. 13 50
Charmante Gabrielle, par M. J. Brisset, 2 vol. in-8., affiche pochade, net. . . . . 9 »»
Le Débardeur, par Max. Perrin. 2 v. in-8., affiche pochade, net. 9 »»
Nicolas Champion, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., affiche pochade, net. . . . . 9 »»
La Famille du mauvais sujet, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., net.. . . . . 9 »»
Diane et Sabine, par Michel Masson, 2 vol. in-8., net. . . . 9 »»
Un Cœur de Lièvre, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., net. . 9 »»

SOUS PRESSE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LE GARDE-CHASSE
Par Elie Berthet.

L'HOMME DE FEU
Par G. de la Landelle.

LES AMOURS DE VÉNUS
Par Xavier de Montépin.

LE MÉDECIN DE SA FEMME
Par Henry de Kock.

LE MENDIANT DE TOLÈDE
Par Emmanuel Gonzalès.

UN HOMME DE GÉNIE
Par Mme la comtesse Dash.

LE CHATEAU DES FANTOMES
Par Xavier de Montépin.

MONTBARS L'EXTERMINATEUR
Par Paul Duplessis.

Desbois
186
v.2
SMRS

LA

PLACE ROYALE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH

PQ
2390
.55
1853
v.2

2

PARIS

L. DE POTTER, ÉDITEUR

38, RUE SAINT-JACQUES

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PLACE ROYALE

CENDRILLON

— SUITE. —

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

—

Le maréchal méritait sa brillante réputation de toutes les manières.

Il est impossible de réunir plus d'esprit et plus de grâces, une valeur plus brillante à une gaité plus animée.

Il eut la bonté de me prendre avec lui, dans sa chaise, et il m'en apprit plus sur les femmes et sur le monde, pendant ces huit jours de route, que je n'en aurais su dans toute ma vie.

Il se moqua beaucoup de ma réserve et de ce qu'il appelait mes manières.

Je lui racontai mon histoire, sans nommer personne, bien entendu ; il m'assura que l'héroïne des lettres, celle de l'île, la comtesse, étaient une seule et même personne, que c'était certainement une coquette dangereuse, et qu'il m'engageait à me venger d'elle et de ses mystères, aussitôt qu'elle se serait dévoilée, ce qui

ne tarderait pas, si j'y mettais de la persistance.

Enfin, il m'endoctrina complètement et me fit l'honneur de me nommer son élève, lorsqu'il me vit tout à fait disposé à suivre ses leçons.

— Ah! si j'avais votre âge! me répétait-il.

» En attendant la guerre d'amour, faisons la guerre aux Anglais, battez-vous bien, cela rapporte toujours quelque chose; des horions quelquefois, mais aussi de la gloire, des myrtes, autant que

des lauriers, vous pouvez m'en croire. »

Nous trouvâmes l'escadre au grand complet.

Le maréchal de Richelieu me recommanda au marquis de la Galissonnière, notre chef d'escadre, et celui-ci lui promit d'avoir l'œil sur moi.

— Je ne vous demande qu'une chose, monsieur l'amiral, dit mon Mentor, c'est de placer mon jeune protégé aux bons endroits et de le laisser faire ; après vous n'aurez pas besoin qu'on vous parle de lui, il se charge du soin d'occuper la re-

nommée; c'est un enfant de vieille race, une branche d'un trône vivant encore, qui donnera des héros à la France.

M. de la Galissonnière avait servi sous les ordres de mon père, il se le rappela, et l'insistance du maréchal ne gâta rien.

Nous mîmes à la voile.

Quelle flotte! quelle armée! quel spectacle imposant et magnifique!

Nous cinglâmes vers Minorque, où personne ne nous attendait, et nous commençames le blocus du port Saint-Philippe, réputé imprenable.

Je fus d'avant-garde, ainsi que l'avait demandé le duc.

Je sus m'y conduire de manière à attirer l'attention de l'amiral, et à mériter un éloge public de sa part, devant tous les capitaines réunis à son bord.

Je l'écrivis sur le champ à *elle*, heureux de lui faire hommage de mon succès ; car, malgré mes promesses à M. de Richelieu, mon cœur était toujours le même, ma maudite timidité ne me quittait pas, et j'étais plus son esclave que jamais.

Je restai quelque temps sans recevoir de ses nouvelles.

Elle semblait m'avoir oublié; mais une lettre vint, en réponse à celle-ci, qui renfermait tous les trésors de son âme.

Elle me remerciait de lui apprendre ce qu'elle persistait à appeler mon héroïsme; elle me parlait longuement de son sentiment pour moi, des obstacles qui nous séparaient et qui l'empêchaient de se faire connaître.

Ces obstacles étaient presque complètement levés, et bientôt elle saurait de moi-même si elle est véritablement aimée :

« — J'ai peur, ajoutait-elle; dans tout

» ce qui se passe, votre cœur hésite et
» flotte, il ne sait à quoi s'arrêter.

» Vous êtes indécis entre Hébé et Cen-
» drillon, deux créatures à la fois si diffé-
» rentes et si semblables!

» Mais quand vous apprendrez tout,
» mon Dieu! que direz-vous alors.

» J'en frémis quelquefois, je voudrais
» percer l'avenir et le retenir en même
» temps.

» Qu'apportera-t-il?

» Oh! si je dois vous perdre, il n'y

» a plus pour moi qu'un asile en ce » monde, et je ne faillirai pas à ce de- » voir. »

L'idée que madame de Montboissier pensât, écrivit ainsi, ne pouvait se fixer dans ma tête.

Je la voyais toujours si folle, si rieuse, si insouciante.

Je la voyais dans son boudoir, reine et tyran, d'un regard, d'un geste, mettant à ses pieds tout ce que la cour renferme d'hommes brillants et spirituels.

Ce ne pouvait être la femme timide et craintive de la lutte.

Je m'y perdais et j'attendais avec une impatience fébrille la fin de la campagne, pour obtenir le mot de cette énigme indéchiffrable.

Nous étions les maîtres de la mer, l'escadre anglaise, partie de Spithead, ne nous effrayait nullement.

Du côté de la terre, le siége se poussait plus vîte encore et Mahon était à nous.

On craignait seulement les maladies

dans un climat chaud, où les soldats s'adonnaient à des excès de tous genres, surtout à celui du vin.

Le maréchal trouva sur le champ le moyen d'y mettre un terme.

Il passa une grande revue, et dès que l'armée fut réunie, il prononça ces mots qui furent bientôt répétés de rang en rang :

« — On comprend que malgré les or-
» dres de vos chefs vous vous enivrez sans
» cesse, vous surtout, messieurs les gre-
» nadiers.

» Je n'ai qu'une chose à vous dire, c'est
» que tous ceux d'entre vous qui seront
» trouvés ivres n'auront pas l'honneur de
» monter à l'assaut. »

Dès le jour même il ne fut plus question d'ivrognerie, l'armée entière devint sage comme des religieuses.

Quel peuple que celui-là !

L'amiral Bing parut le 20 juin, nous ne l'attendions pas, nous nous rendîmes au devant de lui, *la Fleur de Lys* marchait en tête.

Le combat fut terrible, long et disputé;

nous étions les moins forts; cependant la déroute des Anglais fut complète.

Ils s'enfuirent à toutes voiles et se réfugièrent à Gibraltar en désordre, sans avoir pu faire entrer un grain de blé dans la place, bientôt forcée de se rendre.

Je n'avais pas été aussi heureux cette fois qu'à l'ordinaire.

Une balle tirée presque à bout portant, au moment de l'abordage, me traversa le corps.

Je tombai mourant, on me crut mort pendant quelques heures, après lesquelles

on me transporta à Mahon, pour y recevoir les soins que réclamait mon état.

Je demeurai six semaines dans le plus grand danger, sans connaissance et sans savoir si j'étais encore de ce monde.

Je déraisonnais du matin au soir, Hébé, Cendrillon, m'occupaient continuellement.

Je parlais d'eux tour à tour, au grand étonnement de ceux qui me gardaient.

Le maréchal vint me voir avant de retourner en France.

— Pauvre jeune homme, dit-il en entendant les expressions ardentes et sincères de mon amour, je ne le croyais pas si malade.

» Ah ! j'aurai bien de la peine à en faire quelque chose. »

Enfin ma jeunesse, mon excellent tempérament, la vie rangée que j'avais menée jusque-là me sauvèrent.

Je revins à l'existence, surpris de me trouver entouré d'étrangers.

Mes souffrances aiguës me rappelèrent bientôt ce que j'avais oublié.

Je demandai mes lettres, ce fut ma première pensée; on m'en remit beaucoup, mais pas une de celles dont l'écriture seule faisait battre mon cœur.

J'interrogeai tout le monde, je fis chercher dans les boîtes, on ne trouva rien, le découragement s'empara de moi.

Elle seule m'abandonnait sur le seuil du tombeau.

Mon père, ma mère voulaient courir à moi tous les deux, malgré leur âge et la distance, et elle, elle seule se taisait.

Ah! maintenant c'était bien la comtesse!

Je n'en doutais plus.

J'attendis, j'attendis en vain quinze jours encore, ma fièvre en redoublait.

Les navires arrivaient de France presque à chaque instant, l'activité la plus constante régnait des îles Baléares à Toulon, pas un de ceux qui m'entouraient ne manquait de nouvelles; mais j'espérais en vain.

Je crus que j'en allais mourir d'inquiétude et de jalousie.

Je tourmentais le médecin pour obtenir la permission de me lever, de partir; je

n'avais pas encore repris mes forces et déjà je brûlais d'en faire un usage trop hâté.

Enfin, enfin ! il arriva une lettre ; la voici, telle que je me la rappelle invariablement :

« — Vous avez failli mourir, mon » héros, et vous m'avez accusée sans » doute.

» Si vous me connaissiez vous ne m'ac- » cuseriez pas.

» Moi aussi j'ai failli mourir, moi aussi » j'ai été frappée du même arrêt que vous,

» et Dieu n'a pas voulu me prendre, il m'a
» laissée ici-bas pour souffrir.

» Oh ! je ne vous rendrai jamais ce que
» jai enduré depuis deux mois ! vous sa-
» voir bléssé, en péril de mort, si loin de
» votre pays, et seul !

» Craindre pour vos jours, vos jours
» qui sont les miens, et ne pouvoir courir
» à vous, vous soigner en sœur et en
» amante, me révéler à vous par un dé-
» voûment si bien dans mes pensées, dans
» mes désirs !

» Non, j'étais clouée comme vous sur
» le lit de douleur, en même temps nos

» deux existences ne tenaient plus qu'à
» un fil ; si le mien eût pu se rompre!

» Grâce à Dieu, vous êtes hors de dan-
» ger, vous reviendrez bientôt près de
» votre heureuse mère ; mais moi, vi-
» comte, je ne vous verrai pas.

» Ces projets nourris dans le temps du
» bonheur, sont renversés par une cir-
» constance affreuse, que nulle prévision
» humaine ne pouvait éviter.

» Je ne vous verrai pas, car je ne vous
» verrai plus, car vous me condamneriez,
» j'en suis sûre, aux larmes et au déses-

» poir le reste de ma vie; je préfère le
» doute et je le garde.

» Cependant si vous deviez être mal-
» heureux de cette résolution, si vous
» souffriez, vous, pour m'éviter à moi une
» souffrance.

» J'aime mieux l'accepter que de vous
» l'imposer, mon héros, nous nous ver-
» rons, si j'ai le moindre pouvoir sur
» vous.

» Si mon repos vous est cher, si vous
» ne voulez pas le désespoir de mon
» cœur, fuyez-moi!

» Laissez-moi vous aimer de loin et » vous le dire et vous le prouver dans le » mystère qui m'environne, ne levez pas » le voile qui me cache.

» Oh! ne le levez pas maintenant, vous » nous sépareriez sans espoir de re- » tour.

» Adieu.

» Faites-moi écrire ; si vous l'ordonnez, » je serai prête au sacrifice, j'en ai l'habi- » tude; n'ai-je pas été Cendrillon pour » vous et pour les autres? »

Renoncer à elle, renoncer à la voir, au moment où cette lettre donnait à mon

amour un aiguillon de plus par sa curiosité doublement excitée.

Oh ! non !

Je pris une plume et je traçai d'une main tremblante de faiblesse et d'émotion cette seule ligne :

« — Je mourrai si je ne vous vois » pas. »

Au retour de l'ordinaire je reçus sa réponse.

« — Puisque vous l'exigez, vous serez » obéi.

» Nous nous verrons.

» J'ai eu l'idée de vous avertir, mais à
» quoi bon ?

» Il vaut mieux vous laisser venir.

» Ne songez qu'à votre guérison, à par-
» tir le plus tôt possible.

» Vous m'accorderez bien de remettre
» cette entrevue jusqu'après votre conva-
» lescence.

» Ce sera toujours un peu plus de temps
» à vivre pour moi.

» Vous allez tuer mon cœur, je le sais,
» je le sens, et il me faut le laisser à votre
» merci.

» Ah ! vous êtes bien cruel !

» Venez donc.

» Je vais désormais vous attendre, et
» non plus vous espérer. »

Pauvre femme ! si j'avais su !

Ma blessure était fermée, et je me rétablissait de jour en jour, la fièvre de l'impatience me dévorait.

Jepassais quelquefois des nuits entières à relire ses lettres, à regarder son portrait, à me figurer l'instant délicieux qui me réunirait à elle.

Je volais au devant de cette explication tant désirée, et je bâtissais dans l'avenir les plus belles chimères, dont madame de Montboissier était malgré moi l'héroïne.

Ces moments étaient enchanteurs.

Ils avançaient mon parfait rétablissement, ils me rendaient des forces, et bientôt on me permit de retourner à mon bord, où je me hâtai d'appareiller sur le champ.

Je respirais l'air de la mer à pleine poitrine, je cherchais dans les étoiles celle qui devait me conduire à *elle.*

J'arrangeais un avenir plein de charmes, un mariage, une chaîne indestructible, rien n'était assez sûr pour la lier à moi.

Cette traversée me parut éternelle, et cependant elle s'opéra très vîte, nous eûmes un temps superbe.

A peine à Toulon, j'en partis sur-le-champ.

J'allais la voir! ma mère, ma bonne mère,

ne tenait que la seconde place dans ma joie, j'étais ingrat pour elle et pour mon vieux père, à qui je devais une tendresse si vraie!

Ma chaise brûlait le pavé.

A mon uniforme, à ma hâte d'arriver, on me prit pour quelque messager de cour, et l'on me fournit partout des chevaux avec empressement.

Je traversai Paris sans m'y arrêter, malgré mon désir, me promettant d'y revenir le lendemain.

Je trouvai ma mère ivre de joie; elle

avait en main ma nomination de capitaine de vaisseau, et surtout elle me revoyait après avoir cru me perdre.

Elle ne se lassait pas de m'embrasser, de me regarder, elle s'informait des moindres détails : l'amour des mères est si éloquent et si ingénieux !

— Ce n'est pas tout, me dit-elle, quand elle se fut rassasiée de questions et de caresses, j'ai trouvé un parti de plus de cent mille livres de rentes.

— Tout cela, ma mère!

— Oui, tout cela!

» Et une jeune personne charmante, d'une grande maison, chanoinesse de Maubeuge.

» Elle est entrée au chapître dès son enfance, parce qu'elle était pauvre; un oncle lui a légué sa fortune, à condition qu'elle quitterait la croix et se marierait dans l'espace de deux ans.

» Elle ne manque pas de prétendants, vous le pensez; je me suis mise sur les rangs en votre nom, on vous a choisi. »

— Elle me connaît donc?

— Certainement.

» C'est... mais j'allais commettre un indiscrétion et manquer à une promesse; elle veut vous apprendre tout cela elle-même. »

Mon cœur commençait à battre par une sorte de pressentiment.

— Et cette personne est jeune? demandai-je.

— Elle a vingt-et-un ans.

— Elle est belle?

— Elle est à ravir.

— Elle a de l'esprit?

— Autant que de cœur.

— Elle demeure à Paris?

— Maintenant elle ne s'y trouve pas, elle est absente depuis deux mois environ.

» Elle ne m'a pas écrit. »

— Je ne la verrai donc pas de suite?

— Elle est dans une de ses nouvelles terres, mais elle reviendra dès que je lui aurai annoncé votre arrivée.

— Annoncez-la lui donc bien vîte, ma mère, je vous en prie.

— Je ne vous ferai pas attendre, soyez tranquille, répondit ma mère, charmée de cet empressement.

La soirée entière se passa à parler de cet événement probable; j'essayai d'obtenir une confidence, madame de Kerdic s'y refusa obstinément.

Je lui annonçai mon départ pour Paris, le matin suivant, elle ne s'en affligea ni ne s'en étonna, tout affection de cœur n'étant pas de sa compétence.

— Ne restez pas plus de trois jours, et ne vous montrez pas trop, ajoutait-elle; songez que vous n'avez vu ni le roi ni le ministre.

Je partis sans avoir fermé l'œil, ma tête et mon cœur étaient un vrai chaos.

Madame de Montboissier et la chanoinesse m'apparaissaient tour à tour, avec des images contradictoires.

J'avais beau me répéter que la comtesse seule pouvait savoir ce que savait l'inconnue, qu'elle seule pouvait être l'héroïne de ce roman, commencé au Canada, où les chanoinesses ne vont guère courir les aven-

tures, je ne pouvais bannir mes vagues pensées.

Je me persuadai que madame de Montboissier me révélerait la vérité par son accueil, et je courus chez elle.

Les portes de son hôtel étaient ouvertes, des carrosses entraient et sortaient presque en foule.

A cette heure de la journée, cela était peu habituel.

Je descendis comme les autres, sans rien demander de plus.

Je rencontrai dans l'antichambre des

gens de ma connaissance, qui me parlèrent de Mahon, du maréchal, de ma blessure, de tout autre chose que de ce qui m'occupait.

— Vous allez trouver la mariée sur son lit, belle à miracles, me dit à la fin le comte de Montlyem en me quittant; le duc de Santeny est un heureux coquin.

» Il ne la méritait pas. »

— Quelle mariée? quel duc de Santeny? interrompis-je, respirant à peine.

— Ah! vous arrivez de l'autre monde, c'est vrai, et vous ne savez pas que ma-

dame de Montboissier a épousé hier le duc de Santeny, et qu'aujourd'hui, par conséquent, elle reçoit toute la France.

Je devins pâle! si pâle que le comte s'en aperçut.

— Ce n'est rien, lui dis-je; ma blessure se rouvre quelquefois et me fait horriblement souffrir.

» Me voilà obligé de renoncer à ma visite et de rentrer chez moi; le repos seul m'est nécessaire dans ces crises. »

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII.

—

M. de Montlyem ne voulut pas m'abandonner, il me soutint, me conduisit jusqu'à mon carrosse, il m'offrit même d'y monter avec moi, de peur d'accident; je le remerciai à la hâte et fermai la portière; je me trouvai seul et je fondis en larmes.

Étrange nature que la mienne!

Je ne suis brave qu'en face du danger ; mon cœur est lâche, il souffre et s'abat comme celui d'une femme à la moindre atteinte.

Je suis né pour être malheureux.

J'avais à Paris un petit appartement, où je venais m'amuser de temps en temps, une sorte de petite maison.

Je donnai cette adresse à *Cendrillon*, pour m'écrire à mon arrivée, et m'envoyer ce rendez-vous, après lequel je soupirais depuis si longtemps.

On me remit, en effet, une lettre; elle était là depuis la veille.

Je la pris et je courus m'enfermer dans ma chambre, pour la lire à mon aise.

Je la regardais, je la retournais dans tous les sens avant de l'ouvrir.

— C'est un adieu, me disais-je, et voilà l'obstacle qui nous séparait, c'était le duc de Santeny.

» Maintenant elle va m'avouer son mariage, m'interdire sa maison, et tout sera fini.

» Il faut lire pourtant, et avaler le calice goutte à goutte. »

« — Vous l'exigez, nous nous verrons » demain, ce sera pour la dernière fois » sans doute, je ne puis, je n'ose croire » que vous reveniez.

» Une chaise sera à votre porte, à six » heures du matin; les gens ont l'ordre de » vous conduire auprès de moi.

» Ne faites aucune question, je vous en » conjure, et attendez que vous ayez jugé » par vous-même avant que de pronon- » cer.

» A demain. »

Pourquoi me voir maintenant qu'elle était mariée?

Pourquoi se jouer de ma douleur encore?

Pourquoi jouir de mon supplice et de mes regrets?

— N'importe! j'irai, je lui reprocherai sa conduite, je lui parlerai franchement et hautement; après tout elle n'est pas plus redoutable qu'un vaisseau de soixante-quatorze; elle s'est assez moquée de moi, il est temps que je le lui rende!

J'étais prêt, paré, habillé dès l'aurore.

La chaise vint, je l'entendis rouler.

Pourquoi une chaise?

Il y avait donc un voyage à faire?

Je suivis point à point ses instructions.

Je montai sans rien demander ni au cocher ni aux laquais, et je m'abandonnai à mon étoile, bonne ou mauvaise.

Nous sortîmes de Paris par le Cours la Reine, nous suivîmes la route de Versailles; puis nous la quittâmes à Chaville pour

une avenue remontant du côté du bois de Meudon.

Nous ne pouvions aller bien loin ainsi.

J'aperçus, en effet, un joli pavillon bâti du temps de la régence, et dont la façade blanche brillait à travers les arbres.

Une grille s'ouvrit, la chaise tourna autour d'un parterre et s'arrêta devant la maison.

Je sautai à bas, sans laisser le temps de descendre le marchepied.

Un valet de chambre, d'un extérieur respectable, m'attendait.

Il me salua, ce qui me parut étrange ; et, marchant devant moi, il ouvrit successivement les portes d'une suite de pièces jusqu'à un boudoir tapissé de point de Hongrie, où il me laissa.

Cette maison était charmante, le boudoir en particulier.

J'étais seul.

Je regardai autour de moi, autant que mon émotion pouvait le permettre.

La première chose qui frappa mes yeux, ce fut *l'autre pantoufle*, la pareille à la

mienne, sous un globe aussi et à la place d'honneur.

Comment douter désormais!

N'était-ce pas elle!

La porte était ouverte; une femme était entrée sans que je m'en aperçusse, tant ma contemplation était profonde.

Un parfum suave me la révéla.

Ce parfum, je l'avais souvent respiré à Québec; mais jamais ailleurs.

Je me retournai vivement.

Elle était debout, enveloppée de coiffes, comme le premier jour.

Elle tremblait plus fort que moi-même; mais ni l'un ni l'autre nous ne pûmes dire un mot.

Elle me montra un siége et se laissa tomber sur une duchesse : elle ne se soutenait plus.

— Ah! lui dis-je enfin, ce n'était pas là ce que j'espérais!

Elle étendit la main comme pour me commander le silence.

— Attendez! murmura-t-elle; un peu de

patience encore; le moment viendra assez tôt.

— Pourquoi vous cacher?

» Ne vous ai-je pas devinée, madame la duchesse?

» Pouvais-je m'y méprendre?

» L'avez-vous supposé?

» Ah! vous êtes bien cruelle, et cette comédie que vous jouez est indigne de vous et de moi. »

— Arrêtez! interrompit-elle avec impa-

tience; je ne suis point la duchesse de Santeny, je ne suis point la comtesse de Montboissier.

— Et qui donc êtes-vous, alors?

» Ce portrait, qui ne m'a pas quitté, n'était donc point le vôtre? »

— Ce portrait était le mien.

— Cependant, ce portrait... c'est elle!

— Vous avez vu madame votre mère?

— Oui.

— Elle vous a parlé d'un projet de mariage, d'une riche héritière, d'une chanoinesse...

— Serait-ce vous, mon Dieu? m'écriai-je.

— C'est moi.

— Ah! que je suis heureux! repris-je dans le dernier transport, en me jetant à ses genoux.

— Non, répondit-elle tristement; car vous ne me connaissez pas encore.

— Madame, vous me désespérez.

» Au nom du ciel ! mettez un terme à mon supplice.

» Qui peut nous séparer maintenant ? »

— Vous.

— Moi ! Je sais que vous êtes jeune, que vous êtes belle, que vous avez tout l'esprit, tout le cœur du monde ; que me faut-il de plus ?

» Et vous daignez m'aimer ! »

Je baisai sa main, enveloppée d'une mi-

taine épaisse; je voulus la retirer, elle recula sa main.

Elle garda quelques minutes le silence; mes regards ardents perçaient le satin de son coqueluchon.

Elle murmura quelques mots que je n'entendis pas, et, par un geste plein de grâce et de dignité à la fois, elle laissa tomber sa coiffe, en disant :

— Regardez-moi donc, puisqu'il le faut.

Un affreux visage, couturé de petite vérole, des yeux dépouillés, des sourcils

absents, des lèvres bleues, se présentèrent à moi ; involontairement je reculai ma chaise et je poussai un cri d'épouvante.

Elle se leva, remit son capuchon plus vîte qu'elle ne l'avait ôté, s'élança hors de l'appartement et s'écria :

— Ah ! je le savais bien !

Je me trouvai seul.

Mille impressions diverses s'emparèrent de mon âme ; mais, je dois le dire l'horreur d'un pareil visage dominait toutes les autres.

Je sentis que je devais me retirer, que nous ne nous reverrions plus, que tout était fini.

Je jetai un dernier coup d'œil de regret sur cet asile tant rêvé, maintenant désert pour moi, et je sortis.

— La chaise attendait avec d'autres chevaux, le vieux valet de chambre me précéda d'un air désolé et m'ouvrit la portière.

En moins d'une heure et demie je fus de retour chez moi, plus désespéré que jamais.

Tous mes rêves s'envolaient, et il ne me restait rien à mettre à la place.

Je passai le reste de la journée seul, à penser, à chercher où me reprendre.

A dix heures du soir une lettre arriva, c'était d'elle, la dernière feuille de ce roman, si douloureusement terminé.

« — Oui, voilà ce que je suis devenue, » et il y a deux mois, sœur jumelle de » votre Hébé, j'étais aussi belle que cette » déesse.

» Il y a un an, vous nous avez confon- » dues ensemble.

» Vous avez pris la jeune fille de votre » première rencontre pour la femme qui » vous fit le sujet d'une gageure et qui la » gagna si audacieusement, et mainte- » nant, voilà ce que je suis devenue !

» Voilà pourquoi je refusais de vous » voir, et vous ne m'accusez plus à pré- » sent.

» Vous laisser un pareil souvenir !

» Ah ! c'est le plus affreux de mes cha- » grins.

» Je ne vous reverrai jamais, et je ne » verrai plus le monde.

» Je renonce à la fortune, j'entre dans » un chapitre régulier de mon ordre, et » j'y pleurerai jusqu'au dernier soupir la » beauté qui emporte mon bonheur avec » elle.

» Adieu !

» Gardez le portrait de ce que je fus, » songez à moi en le regardant, mais ou- » bliez ce que vous avez vu.

» La pauvre Cendrillon reprend ses » habits de servitude, puisque la fée a » brisé sa baguette.

» Soyez heureux, mon héros, soyez-le » toujours loin de moi.

» Je vais prier pour vous, c'est tout » ce qu'il m'est permis de faire désor- » mais.

» Comtesse Eléonore de VAUVINEUX. »

L'angélique créature!

Et j'ai été assez niais, assez lâche pour ne pas courir à ses pieds!

La perte d'une beauté périssable, dans tous les cas, a tué chez moi le sentiment de sa bonté, de son esprit, de ses qualités admirables.

Je n'ai rien répondu, je l'ai laissée s'en-

fermer, vivre de longues années dans une solitude mortelle!

Ah! je mérite l'ennui qui me ronge et la misanthropie qui me rend l'existence odieuse.

J'aurais épousé sa sœur, parce qu'elle était belle; sa sœur, vicieuse, méchante, sans âme et, sans entrailles, qui avait tant ri de mon amour! sa sœur qui, par un phénomène presque unique sans doute, ne l'aimait point.

Dans leur enfance, madame de Montboissier, l'aînée, ou du moins réputée pour telle, eut toutes les préférences; on

calfeutra Eléonore au chapitre, on dota on maria sa sœur à un vieillard, qui mourut presque de suite, en lui laissant une immense fortune.

Un parent éloigné, fort riche aussi, retira la comtesse Eléonore du couvent, on le sait.

Madame de Montboissier ne le lui pardonna pas, sa sœur devait être sa victime.

Au Canada, c'était la comtesse Eléonore que j'avais vue à visage découvert, et comme elles se ressemblaient, mon Dieu !

La lettre du bateau venait d'elle, comme toutes les autres, elle me prit en pitié d'abord, en amour ensuite.

Le reste est facile à comprendre.

Pauvre Eléonore ! une lettre d'elle, écrite à son lit de mort, vient de raviver mes souvenirs.

Elle m'a conservé jusqu'à la fin la même tendresse, elle m'a pardonné ma barbarie, elle est au ciel maintenant!

Elle a cruellement souffert!

Moi, j'ai gardé ma vie de marin tant qu'a duré ma jeunesse.

Je suis parvenu aux plus hautes dignités, toutes mes ambitions ont été satisfaites, mon cœur jamais.

Faut-il vous le dire ?

Je me suis remis à aimer cette image effacée, j'ai juré que nulle n'occuperait la place que le sort lui a ravie, j'ai vécu seul, comme elle, dans le vieux château de nos pères, et j'y mourrai, le dernier de mon nom.

Voilà ce que je voulais raconter, voilà le sort que m'ont fait l'esprit de mon siècle et ma propre folie.

Je suis malheureux par ma faute, et Dieu est juste en me punissant.

J'expie depuis longues année le mal que je lui ai fait, à cette pauvre fille, dont j'ai eu l'unique sentiment et que j'ai condamnée aux larmes.

A présent que la mort me prenne, je l'attends et je la désire.

Il est temps de quitter ce monde, lorsqu'on ne peut plus conserver ni souvenirs ni espérances.

UNE PAGE DES SOUVENIRS

DE

MADAME DE CAYLUS

CHAPITRE PREMIER.

I

Par une belle matinée de juillet, au moment où les rayons de soleil semaient de paillettes d'or les eaux de la Seine, une grande barque, pavoisée et

couverte d'une riche tente, s'arrêtait devant Tancarville.

Les rameurs tenaient leurs avirons relevés en signe de respect; trois personnes, deux femmes et un homme, appartenant évidemment à la cour, se tenaient debout à l'arrière et contemplaient ce magnifique château, si peuplé de souvenirs historiques de nos vieilles gloires; l'une de ces femmes s'appuyait sur l'autre d'un air de nonchalance, elle était visiblement distraite et les murailles de Tancarville n'arrêtaient que bien légèrement son attention.

— Si madame la marquise veut descen-

dre? dit l'homme d'un air obséquieux.

— Pourquoi faire? répondit-elle?

— Mais pour visiter le château; sans doute, on s'empressera de lui ouvrir.

— Et je n'en ai que faire! répliqua-t-elle avec humeur. Je le vois bien assez d'ici.

— Madame la marquise n'a pas voulu aller jusqu'à l'abbaye de Jumièges, où nous eussions été reçues en princesses, ajouta la jeune fille rieuse; et vous croyez, monsieur d'Harville, qu'elle montera ce

château là-bas, vous ne la connaissez guère.

— Oui mignonne, oui, tu dis vrai, continua madame de Caylus, en passant ses doigts dans les boucles brunes de mademoiselle de Saint-Perse, j'aime mieux rentrer dans la tente et écouter la lecture de ton livre favori.

» Cette rivière est magnifique, ces paysages son superbes, tout cela me plaît infiniment, pourtant j'en suis bien fatiguée, il me tarde d'arriver au Hâvre et de me plonger dans la mer; les bains calmeront mes vapeurs.

— Oh ! madame, je sais bien ce qui les calmerait mieux, je sais bien quel fleuve il nous faudrait descendre de préférence à celui-ci, je sais bien quelle ville je placerais à l'horizon, je sais bien quel beau seigneur nous attendrait à la descente.

— Tais-toi, Saint-Perse, et n'en parlons plus.

» Lisons, lisons toujours, on oublie ainsi. »

Madame de Caylus se laissa tomber sur ses riches coussins, mademoiselle de Saint-Perse se rassit sur un pliant à côté d'elle,

et reprit la suite de l'*Histoire des Juifs*, de Joseph, qu'elles avaient décidé de terminer pendant le voyage. La marquise n'écoutait guère, ses beaux yeux galopaient autour d'elle, et son imagination plus vîte encore.

— Crois-tu mignonne, dit-elle tout à coup, que si ma tante, à mon âge, eût été exilée pour avoir aimé, elle serait aujourd'hui l'amie de Sa Majesté Louis XIV, et la maîtresse de la France.

— J'ai entendu dire, madame, que madame de Maintenon passé avait sa belle jeunesse à Paris, sans le quitter qu'à son bon plaisir, mais que cependant elle ne s'en-

pas à rester seule; que MM. de Villarceaux, de Richelieu, d'Arpajon, de Villeroy...

— Oh!

— Oh! oui, elle n'était pas si cruelle pour le père que pour le fils, cela est certain, elle ne se condamnait pas à un mois de soins inutiles, à une retraite au bord de la mer, pour avoir écouté les doux propos du maréchal, et pourtant!

— Et pourtant le maréchal n'était point charmant comme son fils, on le sait du reste.

— Oh! madame, il est encore plus charmé qu'il n'est charmant!

— Crois-tu?

— Et vous, madame, ne le croyez-vous pas?

Les deux jeunes femmes se mirent à rire.

Evidemment ce mal d'amour de la marquise n'était pas très profond, elle en devait guérir, ainsi que l'avait prévu madame de Maintenon, sa tante, en moins d'un mois de traitement.

Elle emportait plutôt une pensée chérie qu'une affection ; il y avait dans ceci plus de vanité que d'amour.

— Et ils l'ont envoyé, lui, à son gouverment de Lyon, n'est-ce pas barbare?

— Si la Seine pouvait être le Rhône, comme je le disais tout à l'heure.

— Oh! oui!

— Si nous allions le rejoindre au lieu de le fuir?

— Certainement. C'est égal, toutes ces dames vont enrager, à la cour, il n'y sera plus.

» Elles ne le verront pas plus que moi, et c'est moi qui les en prive, c'est à cause de moi qu'on l'exile, et il m'aime; oh! vois-tu, ma belle, cela me console presque.

— Bon petit cœur!

La marquise de Caylus était une femme adorable, d'un esprit vif et primesautier, d'une conversation délicieuse, d'une beauté fine et distinguée plutôt que régulière.

Condamnée à la bégueulerie éternelle par la volonté de la favorite, près de laquelle elle était élevée, elle s'échappait de temps en temps, et le naturel prenait le dessus.

Elle ne savait être hypocrite que par boutades, quand on l'y forçait, autrement elle se livrait tout entière aux amusements de son âge, la coquetterie comprise, et ne se faisait point faute de conquête et de billets doux.

Le duc de Villeroy; la coqueluche des dames, avait attiré son attention d'une manière un peu trop marquée; elle lui accorda deux menuets au dernier bal de Marly, on assure qu'elle lui accorda davantage; enfin, tant il y a qu'elle dut quitter la cour, la pruderie de sa tante s'effrayant d'une *manière un peu trop marquée* d'une intimité que la conduite du marquis de Cay-

lus expliquerait du reste, si elle ne l'excusait pas.

Il s'adonnait à tous les vices, s'éloignait à plaisir de sa charmante femme, dont il ne se souciait pas, il n'aimait au monde que la bouteille et les femmes du plus bas étage, qui souvent ne voulaient pas de lui.

Cette liaison du duc de Villeroy, qui devait durer toute toute leur vie, commençait à peine alors, et peut-être n'eût-elle pas eu lieu, si d'autres événements ne l'avaient amenée.

Ce que nous allons raconter, pour être fort inconnu, n'en est pas moins authentique, ce sont de ces pages arrachées du cœur

et cachées dans le tréfond de la conscience.

Les souvenirs de madame de Caylus ne disent rien, mais elle en donna tous les détails à madame d'Aumale, son amie, et c'est dans un manuscrit original de celle-ci que j'ai puisé cette anecdote tout à fait ignorée jusqu'à présent.

Madame de Caylus était fille du marquis de Villette, cousin-germain de madame de Maintenon, et descendant, comme elle, du célèbre Agrippa d'Aubigné.

Elle fut convertie par sa tante à la religion catholique, et mariée au marquis de Caylus, à l'âge de treize ans; à l'époque où nous la retrouvons ici, elle en a vingt-cinq.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

—

Le soir de ce même jour, l'équipage arriva au Hâvre, madame de Caylus y avait fait louer une maison, mais par un malentendu, dont l'écuyer, M. d'Harville, fut très fort grondé, cette maison ne pouvait

être prête que le lendemain, il fallut coucher à l'auberge.

C'était peu récréatif et peu commode; la marquise se plaignit beaucoup, essaya tout pour s'occuper, même d'entendre une harangue que les notables crurent devoir adresser à la nièce de la favorite; elle n'en bâilla pas moins à en faire trembler pour ses jolies lèvres et pour ses belles dents.

De guerre lasse, elle se mit à la fenêtre et regarda dans la cour.

Mademoiselle de Saint-Perse se plaça derrière elle, en écoutant respectueuse-

ment les saillies un peu vives et les moqueries habituelles de sa maîtresse, dont l'esprit satirique ne le cédait à personne à la cour, si ce n'est à madame la duchesse de Bourbon, fille de Louis XIV et de madame de Montespan, avec laquelle elle était fort liée.

— Vois un peu, Mignonne, ce gros homme là-bas qui nous examine, il nous croit d'une autre espèce que les autres, sans doute; la parente de madame de Maintenon doit être au moins d'essence divine.

» Fais lui dire qu'il remettre son chapeau, cette perruque emmêlée sent la

graisse, et il me semble que l'odeur en arrive jusqu'ici. »

Mademoiselle de Saint-Perse se mit à rire aux éclats.

— Ah! mon Dieu! et cette femme, si madame de Montchevreuil la voyait, elle la rappellerait à la modestie.

» Comme cette gorgerette s'ouvre et que la Fontange est admirablement placée sur l'oreille, pour donner un air assassin à la physionomie.

» Ah! voici qui est mieux, infiniment mieux.

» Regarde ce jeune homme qui vient de ce côté; le joli visage, la belle tournure!

» Il y a quelque chose de charmant.

» C'est un officier suisse, ce me semble.

» Il a bien l'air martial d'un guerrier.

» Mais, mon Dieu, qu'est-ce qu'il tient à la main?

» Une pipe, une pipe, Saint-Perse!

» Il va fumer, il fume, ah! fi! la vilaine senteur!

» Je te conjure d'envoyer. .... poliment, entends-tu? le prier de fumer ailleurs, ou plutôt de ne pas fumer du tout.

» Quelle horrible habitude il a là, pour un joli garçon !

— Madame, j'y vais moi-même, répliqua la demoiselle, je lui parlerai mieux que personne.

— C'est cela, vas-y, je reste là, et je te suis des yeux..

» Pouah ! c'est abominable de gâter ce bel habit rouge avec cette fumée, qu'il

finisse, qu'il finisse ! il n'y a pas moyen d'y tenir. »

Mademoiselle de Saint Perse descendit, madame de Caylus la vit aborder le jeune homme, qui, à son approche, s'empressa de cacher sa pipe et d'ôter son chapeau de la meilleure façon du monde.

Il écouta respectueusement ce qu'elle lui disait, puis il leva ses regards vers la fenêtre, salua jusqu'à terre, et jeta sa pipe loin de lui avec un mouvement plein de grâce, après quoi, il salua encore, et répondit à la messagère, qui se hâta de revenir.

— Madame a vu, dit-elle.

— Sans doute, après ?

— Madame, il demande une faveur pour prix de son obéissance.

— Une récompense ! Oh ! ce n'est pas bien, je le croyais plus désintéressé.

» Que veut-il ?

— Il sollicite la permission de monter, et de déposer à vos pieds son hommage.

— Voilà tout !

— Mais il me semble que c'est beaucoup déjà, et pour un Suisse, je le trouve très hardi ; il s'appelle le baron de Haugher, et il est capitaine aux gardes de Sa Majesté.

— Qu'il monte, mon enfant, qu'il monte, il me désennuiera peut-être un peu.

» C'est une espèce de figure humaine dans ce désert. »

Le jeune homme attendait avec une impatience visible la fin de cet entretien ; sur un signe de la demoiselle suivante, il

s'élança vers l'escalier et quelques secondes après il entrait dans la chambre.

Madame de Caylus resta frappée de sa bonne mine, de l'aisance de ses manières et de l'expression mélancolique et passionnée de ses traits.

Il s'excusa de l'avoir incommodée, demanda pardon de son audace et trouva le moyen d'ajouter qu'il avait bien souvent rencontré madame la marquise lorsqu'il faisait son service, soit à Versailles, soit à Marly.

— Madame ne m'a pas remarqué, ajou-

tait-il, je suis si peu de chose dans la foule!

» Cependant j'ai eu un jour l'insigne bonheur de ramasser son gant à la porte de la chapelle, à Fontainebleau, et de le lui remettre.

— Ah! c'est vrai, s'écria étourdiment la marquise, je m'en souviens, on a même ajouté que vous étiez bien simple de me l'avoir rendu.

— Oh! madame, répliqua le baron, en rougissant, est-ce que j'aurais osé?

La marquise le regarda, elle resta

étonnée, car l'expression de ses traits lui révéla, à elle si coquette, si habile à lire sur les physionomies, elle lui révéla une sorte de sentiment indéfini, quelque chose de violent et de sincère, de passionné et de timide, qui ne pouvait naître à la première vue.

Sa pensée se traduisit par une question.

— Vous me connaissez depuis longtemps, monsieur.

Le jeune officier rougit jusqu'au front.

— Depuis que j'ai l'honneur de servir dans les gardes du roi, madame.

— Ah! reprit-elle, c'est cela!

— Et pourquoi n'avoir point cherché à vous approcher de moi?

— Ah! madame, répéta-t-il, est-ce que j'aurais osé?

— Vous êtes donc bien honteux?

— Près de vous, oui, madame.

— Qui vous amène alors?

» Le hasard sans doute, car vous n'auriez pas osé... et elle sourit. »

— Le hasard, vous dites vrai, madame.

» J'ai un frère qui s'embarque pour les Indes, chargé d'une mission diplomatique, je l'ai accompagné jusqu'ici; j'ai un congé d'un mois, et...

— Et vous comptez repartir demain ?

— Et je reste au Havre, madame.

» Qu'irais-je faire ailleurs?

— Pour un novice, pas si mal, se dit-elle.

Madame de Caylus savait maintenant, à n'en pas douter, que M. de Haugher l'aimait, depuis quatre ans, qu'elle était le rêve de sa vie, qu'il n'aurait jamais été assez téméraire pour le lui dire.

Elle l'exmina encore, il était bien beau, bien jeune, bien tendre, et son exil ne lui parut plus si cruel.

Madame de Maintenon ne s'attendait pas à celui-là.

Il fallu se retirer pourtant.

Ce ne fut pas sans avoir obtenu la permission de revenir le lendemain, à la mai-

son nouvelle. La marquise en parla toute la soirée, et sa dernière question à mademoiselle de Saint-Perse fut celle-ci, au moment où elle fermait ses rideaux :

— Ne trouves-tu pas, mignonne, que ce baron de Haugher a dans les yeux et dans la taille quelque chose du charmant ?

— Ah ! pensa mademoiselle de Saint-Perse, si dès le premier jour il lui ressemble, il aura bientôt pris sa place.

Le lendemain, il revint, en effet, le jour suivant encore, enfin il ne quitta plus le logis que pour aller dormir, ou plutôt rêver à la belle marquise.

Elle l'écoutait, sans lui répondre, mais elle aimait ses visites et chaque jour elle les aimait davantage.

Ils passaient de longues heures sur la mer, bercés par les vagues, sans autre compagnie que la complaisante demoiselle, il disait ses pensées, et toutes ses pensées se résumaient dans un amour brûlant, sans espoir, dans un amour né sous le premier regard de sa marquise, enseveli au fond du cœur jusqu'au moment où il l'avait rencontrée au Havre, mais devenu maintenant indomptable, devenu la destinée de sa vie.

Ce chevaleresque enfant des montagnes

apportait de sa patrie un cœur noble, pur et dévoué, que rien ne charge et que rien n'altère.

Il ne demandait, il n'espérait pas, mais il aimait, et cet amour suffisait à son âme qu'il remplissait tout entière.

Madame de Caylus buvait peu à peu ce poison enchanteur, elle recueillait ces paroles, et sa mémoire les lui répétait la nuit, elle y répondait dans son sommeil.

Elle se sentait doucement entraînée; elle oubliait le passé, elle se créait un avenir nouveau, un avenir pareil à ce présent enchanteur.

Depuis un mois, elle se berçait ainsi, sans compter les heures: elle ne songeait plus à Versailles, à Villeroy; cette image s'effaçait peu à peu et se remplaçait par une autre.

Deux lettres la tirèrent de ce délicieux sommeil; c'est ainsi qu'elle caractérisait sa vie.

L'une était de madame de Maintenon, lui annonçant qu'elle pouvait revenir à la cour; l'autre du duc de Villeroy, rappelé comme elle, et heureux de cette réunion tant souhaitée.

En les lisant elle pâlit; le baron était là;

il devina tout; le cœur a des intuitions incroyables.

— Hélas! c'est donc fini! murmura-t-il. Quand partez-vous?

— Quoi! vous savez....

— Je ne sais pas, je sens, je souffre. Ah! madame, je vous reverrai du moins.

— Non, répondit-elle, avec effort et d'une voix tremblante, nous ne nous connaîtrons plus.... comme auparavant.

— Ah! vous avez beau dire, s'écria-t-il,

je vous verrai et vous serez bien forcée de me voir aussi !

» Je suis un souvenir maintenant ! A Versailles !

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME

III

Depuis un mois, madame de Caylus était de retour à Versailles.

Elle avait repris ses habitudes, ses chaînes à peines rivées, elle était retombée sous

le joug du monde, et cependant tout était changé en elle.

Le baron de Haugher l'avait dit, il était un souvenir, et elle l'avait revu, non pas seul, il est vrai, mais à chaque instant, sous tous ses pas, à Versailles, à Marly, à Fontainebleau, à Compiègne.

Elle l'avait vu chez le roi, chez les princesses, chez monseigneur, jamais chez elle.

Il ne lui parlait point, il la saluait d'un air triste et désespéré, il la suivait de loin, il se plaçait de façon à ne pas la quitter des yeux; quaud elle était avec M. de Villeroy, il devenait pâle de rage, sa main se portait

vivement à son épée, puis elle retombait sans force, effrayé qu'il était de sa hardiesse.

La marquise se dédommageait de ce silence avec mademoiselle de Saint-Perse ; elle en causait sans cesse, elle racontait jusqu'au moindre de ses gestes, elle alla même jusqu'à se plaindre de cette réserve.

—Que peut-il faire, le pauvre garçon, ne lui avez-vous pas ordonné de se taire?

— On désobéit.

— Et le *charmant?*

— Ah! oui! le *charmant!*

— Comment lutter contre un homme

que vous affichez, que vous aimez apparemment?

— Sait-il si je l'aime? Je n'en sais rien moi-même!

— Alors, madame, pourquoi vous faites-vous tourmenter par madame de Maintenon pour un homme que vous n'aimez pas?

— Il m'aime tant!

— Cela vous touche!

» Cela vous plaît, cela vous dispose à la tendresse, à l'indulgence, on le comprend.

» Le pauvre baron vous aime autant, je vous assure. »

— Peut-être plus!

— Eh bien! alors?

— Eh! monsieur de Villeroy est l'idole de toutes les femmes; si je ne le retiens pas, il en trouvera promptement une autre, dix autres.

» Il est de mon cercle, on y est accoutumée, mon changement marquerait aujourd'hui.

» Notre exil commun nous a unis presque positivement.

» Nous sommes établis ainsi aux yeux

du monde, c'est une chose arrêtée, et puis enfin... je l'aime un peu. »

— Pauvre Haugher! répliqua mademoiselle de Saint-Perse en soupirant.

» Le voilà qui se promène là-bas, devant le pavillon des Suisses ; il regarde les fenêtres de ce salon.

» Depuis que nous sommes à Marly, il n'a pas fait autre chose. »

— Je vais passer devant lui en me rendant chez madame la duchesse, et je lui dirai quelques mots. Il est certain qu'on ne peut s'empêcher de le plaindre et d'y penser.

L'heure de la réunion chez monseigneur était sonnée.

Madame de Caylus allait toujours chercher madame la duchesse pour se rendre avec elle, soit au souper, soit au jeu.

Ce jour-là, le roi avait grand conseil dans l'appartement de madame de Maintenon, il fit dire à M. le dauphin que les dames souperaient chez lui, et que le roi resterait à son petit couvert.

Madame de Caylus apprit cette nouvelle un peu avant de passer à côté du baron.

— Ah! tant mieux! s'écria-t-elle étourdi-

ment, nous nous amuserons davantage.

Le jeune homme s'approchait d'elle et entendit ces paroles.

Il eût la folie de les interpréter en sa faveur, il les prit pour une sorte d'avertissement, pour un appel, son cœur battit à se rompre.

Ainsi que tous les amoureux, il transforma en certitude l'espérance qu'il se créait, et son visage rayonna de joie.

La marquise avançait toujours, lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas, elle

lui fit un signe, il crut mourir de bonheur et il eut à peine la force de marcher.

— Vous êtes de quartier, monsieur? lui dit-elle avec son plus agréable sourire, un sourire ému.

— Oui, madame.

— Vous viendrez donc au jeu?

— Oui, madame, à moins que vous ne m'ordonniez le contraire.

— Il ne fait pas si beau ici qu'au Havre, n'est-ce pas?

» Mais qui sait?...

» Le temps changera peut-être. »

Ces mots, légèrement jetés, portèrent dans l'âme du jeune homme une de ces joies qui tiennent du délire.

Il eut voulu se jeter à ses pieds, il eût donné dix ans de sa vie pour être seul avec elle, dans le canot, comme au Havre, dût la tempête les entraîner tous deux.

Il ne trouva point de réponse, et se recula pour la laisser passer, ainsi que sa suite accoutumée, cachant son bonheur sous le respect.

Elle continua son chemin sous l'allée de charmilles, jusqu'au pavillon royal.

Ce délicieux château de Marly, détruit par le vandalisme de la révolution, était composé d'un corps de logis pour le roi, monseigneur et les princesses, et de douze autres pavillons, placés séparément et de chaque côté par six, destinés à loger les courtisans et le service.

La chapelle, le théâtre, les communs étaient plus loin, et au milieu, en face du principal bâtiment, se trouvaient deux miroirs avec des jets et une multitude d'ifs, taillés en étagères.

La marquise se rendait de chez elle chez

son illustre amie sous des arcades de feuillage régnant dans toute la longueur des pièces d'eau.

Cette promenade, fréquentée par les courtisans, l'était, ce soir-là, plus que de coutume encore; le roi restant chez la favorite, on ne lui faisait point la cour.

Madame de Caylus traversa tous les groupes, s'arrêtant souvent, causant, répondant, riant et montrant ses beaux cheveux, ses dents de perles, sa taille de reine.

Le baron suivait toujours, de loin, heureux!

Enfin elle entra chez madame la duchesse, qu'elle trouva à sa toilette, y mettant la dernière main.

— Ah ! vous savez, ma toute belle, que votre *auguste* tante nous ôte le roi ce soir ?

— On me l'a dit, madame, et..... j'ai trouvé que mon *auguste* tante avait toujours raison.

— Même lorsqu'elle vous gronde ? Nous allons donc nous rendre chez monseigneur. Je gage que mes *augustes* sœurs y sont déjà !

Vous a-t-on dit qu'elles ont pris querelle au jeu, hier, après notre départ?

Elles se sont injuriées, à l'instar de la place Maubert.

Je ne vous répéterai pas la conversation.

Monseigneur en a ri aux larmes, il aime ces spectacles.

Nous les retrouverons tout à l'heure réconciliées de par le roi, et se détestant un peu davantage, pourtant on m'assure qu'elles sont toutes disposées

à se réunir contre moi, si je n'y prends garde.

— Madame n'en a pas peur.

— Est-ce que j'ai peur de quelqu'un ! Pas même de votre tante, pas même du roi, je fais semblant de les craindre, cela leur plaît, ils ne se doutent guère combien mes larmes sont une flatterie, jamais je n'ai rien changé, ni ma volonté, ni ma conduite, après une de leurs mercuriales. Ce pauvre prince de Conti ! s'il était aussi hardi que moi nous serions heureux en dépit de tout le monde, mais !

Madame la duchesse et M. le prince de

Conti s'aimèrent de longues années. Il perdit pour elle, et avec joie, la couronne de Pologne, qui lui était offerte, et revint se soumettre à ses caprices, plus nombreux que ses bonnes grâces.

Ceci n'était un mystère pour personne.

Saint-Simon en parle longuement; il raconte aussi la scène qui va suivre, ou du moins ce que les courtisans bien informés en apprirent.

Quand madame la duchesse fut tout à fait habillée, elle quitta son appartement avec ses dames et madame de Caylus. Ainsi qu'elle l'avait prévu, madame la du-

chesse d'Orléans et madame la princesse de Conti étaient déjà près de monseigneur, et dans quelques instants on allait servir.

— Toujours exacte, madame, dit le prince.

— Toujours prête, monseigneur, et à tout ce qui se présente. Amis ou ennemis n'ont qu'à parler. J'ai le bouclier pour les uns, la lance pour les autres.

— Absolument comme Minerve, dit madame la duchesse d'Orléans.

— Absolument, en effet, ma sœur, car la tête de Méduse n'y manque pas, qu'en pensez-vous ?

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

M. le dauphin, qui haïssait les querelles avec madame la duchesse, elle était trop mordante, coupa la conversation en demandant le souper.

Il faisait grand jour encore, et il espérait faire une promenade avant le jeu.

Cependant les princesses, fort libres avec lui, et pour lesquelles il était bien un frère refusèrent de l'accompagner.

Il dut sortir avec sa cour et les laisser ensemble entourées de leurs dames et presque sans cavaliers.

Elles commencèrent à se disputer un peu, suivant l'usage, puis médirent de leur prochain, ce qui est un fort agréable passe-temps; quand elles eurent épuisé la chronique du jour, l'ennui leur vint.

Madame la princesse de Conti bâilla, madame la duchesse d'Orléans étendit les bras, madame la duchesse se promena par la chambre, et s'arrêta à une des croisées.

— La jolie soirée que nous avons là! dit-elle.

» Monseigneur ne rentrera pas avant une heure, nous ne pouvons commencer le jeu sans lui, que faire d'ici là?

— Si nous buvions quelque liqueur, dit madame la duchesse d'Orléans.

— Cela nous empêcherait de jouer après, répondit madame la duchesse.

— Alors faisons monter les gardes et dansons, ajouta madame la princesse de Conti.

— C'est un divertissement usé, j'en tiens un autre.

» Vous voyez bien ces Suisses, là-bas, au corps de garde : Que font-ils ?

— Ils fument, cela se voit du reste, et se sent encore plus.

— Eh bien! nous allons fumer, ce sera du nouveau, de l'extraordinaire, on en parlera à la ville et à la cour, et cela nous vaudra quelques discours.

« Qu'en dites-vous, mesdames? »

— C'est charmant?

— M. de Brière, allez, je vous prie, dire à l'officier de service de monter ici, avec deux de ses grenadiers, et autant de pipes qu'ils pourront nous en fournir.

— Cela va être un coup-d'œil superbe, dit madame la princesse de Conti.

— Oui, les officiers et les grenadiers suisses sont de fort beaux hommes, riposta madame la duchesse toujours disposée à l'attaque.

Comme si elle les eût évoqués, le char-

mant visage, la belle taille du baron de Haugher se montrèrent à la porte du salon, entre deux colosses helvétiques, portant chacun vingt pipes pour le moins.

— Monsieur l'officier, dit madame la duchesse, qui conduisait la chose, nous vous empruntons un de vos meubles essentiels, mais vos braves soldats ont l'air si heureux, au milieu de cette fumée, que nous en voudrions goûter aussi.

» Seulement nous sommes fort novices, et nous avons besoin de leçons.

» Apportez-nous à chacune un de ces

engins et montrez-nous à nous en servir. »

Pendant que la duchesse parlait, les yeux de Haugher restaient fixés sur madame de Caylus, placée derrière elle.

Ils semblaient l'interroger pour répondre.

— C'est à madame la duchesse à commencer, dit la marquise pour le tirer d'embarras.

— Mais, madame, répliqua-t-il enfin, Son Altesse sérénissime a-t-elle réfléchi que l'odeur?....

— L'odeur est fort agréable...

— Pour des Suisses, au corps de garde, et non pas pour le salon de Marly, et puis de jolies femmes avec une pipe....

— Monsieur l'officier, vous êtes protestant, je gage.

— Oui, madame, j'ai cet honneur.

— Je l'aurais parié.

» MM. les réformés sont des délicats et des difficiles.

— Donnez-moi une pipe, monsieur,

nous vous la rendrons, soyez tranquille.

La folle princesse écouta avec attention la leçon qu'elle avait demandée, elle reçut la pipe flambante des mains du jeune homme, et bientôt se trouva environnée d'un nuage, dont le parfum était bien nouveau pour elle; aucune des dames présentes ne voulut rester en arrière, toutes s'emparèrent d'un tuyau, et en quelque minutes, la salle ressembla à une tabagie.

Madame de Caylus, seule, ne put se décider à cette variation dans ses habitudes.

Le baron s'approcha d'elle, cependant, tenant à la main sa pipe, à lui, toute chargée, tout allumée, et la lui présenta.

— Madame, lui dit-il, celle-ci est pour vous.

Il tremblait à faire pitié, malgré sa faveur soudaine.

— Je ne veux pas fumer, monsieur.

— Madame, je vous en conjure, faites-moi cette grâce.

» *Là-bas*, vous le savez, j'ai cassé une pipe sur un mot de vous, rendez-moi celle-

ci plus chère, que vos lèvres daignent y toucher un instant. »

La marquise prit la pipe, la porta à ses lèvres, puis la lui rendit.

— Et si je vous demandais de ne plus vous servir jamais ni de celle-là, ni d'une autre ?

— J'obéirais, madame.

— Vrai !

» Vous me feriez le sacrifice d'un goût général à votre nation, auquel vous êtes accoutumé depuis l'enfance ? »

— Ce ne serait pas un sacrifice, madame, je serais trop heureux que vous m'ordonnassiez quelque chose.

Villeroy n'était pas là, chacun était occupé, c'était presque un tête-à-tête.

— Ah! madame, vous avez tout oublié!

— Qui vous parle d'oubli?

— Vos regards, madame, qui ne sont plus des souvenirs.

— Ce sont peut-être des regrets.

— Mon Dieu! Pourrais-je le croire!

— Vous m'aimez donc bien?

— Je vous aime à racheter quelques heures de votre amour par la perte de ma vie.

— Vraiment !

— Ah ! madame, que ne me permettez-vous de vous le prouver !

Un bruit d'armes dans la première pièce interrompit cette conversation; c'était M. le dauphin qui rentrait de la promenade et que le parfum attirait de ce côté.

« Jamais étonnement ne fut pareil au sien en présence de cette *énormité*, » dit Saint-Simon.

Il courut aux princesses ses sœurs, et leur enleva leurs pipes, qu'il donna ordre d'éteindre.

— Si le roi vous voyait, mesdames !

» S'il passait par ici, mon Dieu !

» Il vous enverrait toutes dans vos terres.

» Jetez-moi cela, ouvrez portes et fenêtres ; le roi viendra au jeu, je n'en doute

pas; il sent la moindre odeur, vous savez comme il est susceptible.

» Monsieur de Haugher, il ne fallait pas obéir aux princesses. »

— Monseigneur, dit madame la duchesse, ne blâmez pas monsieur, il eût été trop Suisse en nous refusant.

» Voilà pourtant notre vie, jamais un moment de plaisir à notre goût!

» Ah! que ne suis-je la jardinière de Trianon, personne ne me gênerait, au moins. »

— Je voudrais vous y voir!

Madame de Caylus, restée à sa place, ne prenait aucune part à ce qui se passait.

Les paroles, l'accent, les regards du baron la poursuivaient et frappaient incessamment son cœur.

M. de Villeroy arriva quelque temps après, elle ne le regarda point.

Il l'interrogea avec anxiété, elle n'eut point de réponse.

Toute la nuit, toute la journée, la même image la poursuivit.

Le soir, Sa Majesté annonça qu'on allait entrer en campagne et qu'une partie de sa maison militaire accompagnerait M. le Dauphin.

— Les Suisses en sont-ils, demanda involontairement madame de Caylus.

— Ils en sont des premiers, madame, répondit le duc de Villeroy, placé à côté d'elle.

» Ne peut-on savoir ce qui vous interresse si fort en Helvétie? »

— Un protégé de ma tante, monsieur.

» Et quand partent-ils. »

— Dans huit jours.

Toute la soirée, la marquise fut rêveuse, elle perdit une somme assez considérable, faute d'attention.

Elle rentra chez elle plutôt que de coutume, ouvrit la fenêtre de sa chambre et regarda dans le parc.

Son pavillon était le dernier, ses croisées, à l'autre angle, donnaient sur un massif, on ne le dominait de nulle part ;

elle fit deux ou trois tours et appela Saint-Perse.

— Ecris, dit-elle.

La jeune fille écrivit :

« Rappelez-vous vos paroles de l'autre soir.

» Vous allez partir; il se peut que vous ne reveniez jamais; voulez-vous venir la veille de votre voyage où l'on vous attendra?

» Nous verrons si vous êtes aussi brave de près que de loin. »

— Faites-lui porter cela demain, entends-tu ?

— Et le charmant ?

— Ah ! Saint-Perse, le charmant, n'est pas homme à en mourir, lui !

Le lendemain, la réponse arriva.

» — Je tiendrai ma parole, j'irai, je partirai, et je ne reviendrai jamais. »

Madame de Caylus n'en demandait pas tant, peut-être, ou du moins elle ne désirait point ce qu'elle demandait.

L'extraordinaire frappait son imagination.

Elle caressait cette idée et se renferma chez elle, sans recevoir personne tous ces derniers jours, pas même Villeroy; elle se disait indisposée.

Le moment fixé arriva; Saint-Perse ouvrit la fenêtre, le baron entra, et certes les transports rêvés par la marquise n'approchaient pas encore de la réalité.

Elle se vit aimée à un point qu'elle ne soupçonnait pas; elle fut heureuse, heureuse surtout de l'heureux qu'elle fit.

Elle l'aimait, elle eût voulu maintenant supprimer la séparation.

— Vous reviendrez, répétait-elle incessamment.

Il s'échappa de ses bras ivre de joie, éperdu de douleur.

Il partit, ainsi qu'il le devait, arriva en Flandre, assista à la première bataille, et madame de Caylus reçut le billet suivant.

« Celui que vous avez fait l'égal des dieux ne pouvait vivre sur la terre.

» Après un bonheur semblable, il n'y avait plus que la mort.

» Je l'avais promis, d'ailleurs, je devais payer de ma vie les quelques heures que vous m'avez données, ce n'est pas assez cher encore.

» Adieu mes belles amours, n'oubliez pas celui que vous ne reverrez plus. »

La marquise fut longtemps triste, puis mélancolique; les premiers moments avaient été déchirants.

Peu à peu Villeroy triompha du souve-

nir, elle revint à lui, elle lui resta attachée jusqu'à sa mort.

Mais elle disait souvent à Saint-Perse:

— Ah! Pourquoi le baron a-t-il si scrupuleusement payé sa dette!

L'ESCLAVE ALGÉRIEN

L'ESCLAVE ALGÉRIEN

A

MADEMOISELLE MARIE DUMAS.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

I

Il faut être bien hardi, ma chère enfant, pour oser t'offrir un conte, à toi, bercée par les récits les plus charmants et les plus spirituels de notre époque; à toi, fille d'un illustre père; à toi, qui vis dans une at-

mosphère de poésie et de romans; à toi, la sœur de tant de ravissantes héroïnes devenues des types immortels sous la plume célèbre qui les a fait naître !

Mais je sais que tu m'aimes, je sais que tu gardes de ton enfance le souvenir de la bonne vieille femme, assise souvent au coin du foyer et te faisant sauter sur ses genoux en chantant les chansons oubliées aujourd'hui.

Tu t'amuses de mes radoteries, tu veux que je te dise les anciennes choses que j'ai vues, et que tu as peine à croire, tant elles te semblent loin du temps présent...

Hélas! mon enfant, cela ne m'étonne point, car moi, qui en ai été témoin, je m'imagine souvent les avoir rêvées.

Ton beau regard d'azur, sous tes longs cils noirs, m'interroge étonné quand nous parlons de ma jeunesse, à moi, de nos croyances naïves, de nos dévoûments inébranlables, de nos existences si calmes dans les manoirs de province.

Oh! oui, tout cela est loin!

Le torrent dévastateur des révolutions emporte ce qui lui fait obstacle, il déracine tout, et il faut de nombreuses an-

nées avant que les graines nouvellement semées portent leurs fruits, avant que les arbres nouvellement plantés donnent leur ombrage.

Enfin, puisque tu veux encore une histoire, en voici une dont j'ai connu les héros, alors qu'ils étaient vieux et que j'étais jeune.

J'ai vu l'hiver de leur vie encore éclairé des reflets de leur bonheur.

Ils furent bons et justes, ils gardèrent religieusement le culte de la reconnais-

sance, et Dieu, l'être souverainement juste aussi, les en récompensa.

Prends garde à l'ingratitude, Marie, à cette horrible rouille qui ronge tous les liens du cœur.

Fais le bien tant que tu pourras, ne calcule jamais un service à rendre, et, lorsque tu l'auras rendu, n'attends en récompense que ta satisfaction propre.

Si, au contraire, tu reçois un bienfait, que ce bienfait se grave irrévocablement dans ta mémoire, que ni le temps, ni même un changement dans les sentiments de ton

bienfaiteur ne l'en efface, et s'il a besoin d'un ami, s'il est malheureux, s'il souffre, qu'il trouve ta main pour le soutenir, pour essuyer ses larmes.

S'il ne t'en tient pas compte, soit tranquille, Dieu est là, pour qui rien n'est perdu!

Près de mon château de Mareuil, où je t'ai fait si souvent promener en imagination et où je passai l'hiver de 86, s'élevait un autre château, presque aussi antique et non moins remarquable.

L'Auvergne en possède beaucoup de ce genre.

Ce château de Gensigny était habité par un vieux couple, aussi uni, aussi amoureux l'un de l'autre que si les rayons de la lune de miel brillaient encore sur leur têtes blanchies.

Le comte et la comtesse de Gensigny n'avaient jamais eu d'enfants ; ils s'en consolaient en distribuant leur immense fortune aux malheureux, et en faisant bénir leur nom par tout ce qui les entourait.

Madame de Gensigny était une petite vieille, brune, presque jaune, aux yeux noirs et vifs, aux sourcils arqués et couleur d'ébène.

Leste et souple comme une couleuvre, tout en elle révélait une origine étrangère.

Elle parlait français avec un accent du midi, quelquefois assez difficile à comprendre, mais alors ses gestes expressifs suppléaient à son insuffisance.

Son mari, beau vieillard, grand et droit encore, offrait le type véritable du gentilhomme de guerre et de cour, type perdu sans retour, hélas!

Il était à la fois galant, chevaleresque, religieux et spirituel.

Après avoir consacré sa jeunesse au service du roi, il se reposait au milieu de sa famille et de ses vassaux, entouré de souvenirs et de gloire, prêt encore à défendre son pays et à lui consacrer les dernières gouttes de son sang.

Il portait de *courtoisie* la croix de Malte, bien qu'il n'y eût aucun droit, ayant été relevé de ses vœux; mais comme il était le dernier de son nom, M. le grand-prieur de France n'y regardait pas de si près avec lui.

Il avait d'ailleurs fait une partie de ses caravanes, en qualité de novice; sur les

galères de la Religion, ainsi que tu le verras tout à l'heure.

Nous montrions alors, ce qui n'est plus guère d'usage à présent, malheureusement, ma chère petite! nous montrions un grand respect et une grande déférence pour les vieillards.

Lorsque le comte nous racontait ses aventures et ses campagnes, pas un de nous ne se fût permis de l'interrompre ni de cesser de l'écouter, quelque envie que nous en eussions, quelque plaisir qui nous appelât ailleurs.

Ses récits, fort intéressants, se prolon-

geaient parfois plus que nous ne l'eussions désiré; mais pourtant il nous captivait de longues heures autour de son fauteuil.

Sa vie, étrange et romanesque, me semble un enseignement utile pour toi et tes jeunes compagnes, ma chère amie; vous y trouverez une preuve de plus de cette vérité, que le ciel nous récompense dans ce monde du bien que nous faisons aux autres.

Quelquefois nous paraissons oubliés de lui; mais il a son heure, elle arrive : sa justice et sa clémence sont immuables, et

les rétributions se paient selon ses volontés.

Le chevalier de Sourdis fut ce qu'on appelait alors chevalier de Malte de naissance, c'est à dire qu'ayant un oncle commandeur, il n'eut pas besoin de faire ses preuves, et qu'on l'admit dans l'ordre dès l'âge de sept ans.

Cadet de famille, il n'avait d'autres espérances de fortune que celles qu'il attendait de son épée et du hasard.

On l'envoya tout jeune encore à Malte, près du commandeur de Gensigny, frère

cadet de monsieur son père, afin qu'il reçût une éducation propre à la carrière qu'il devait embrasser.

Malte était l'école la plus renommée pour les gentilshommes.

Ils apprenaient à se battre et à suivre les principes les plus rigides de l'honneur.

Cependant, il faut bien le dire, les mœurs relâchées, les habitudes dissolues de la majorité de chevaliers rendaient nécessaire une sévère réforme, laquelle n'eût pu manquer d'arriver si la Révolu-

tion de 89 ne fût venue détruire cet ordre si florissant et si illustre, le seul boulevard de la chrétienté pendant tant de siècles et au milieu de tant de périls.

Le commandeur de Gensigny, auquel on confiait presques tous les novices, était un homme dur, brusque, quelquefois cruel, inaccessible au moindre sentiment de crainte ou de pitié, et faisant ployer sous lui tout ce qui l'approchait.

Il aimait son neveu parce qu'il portait son nom; il travailla à en faire un militaire accompli, un chevalier modèle, parce que ce nom devait en recevoir plus d'éclat;

mais, ni ces brillantes qualités ni la charmante figure, ni le cœur noble et généreux du jeune homme, n'éveillèrent chez lui aucune sympathie personnelle.

Il applaudit à ses premiers succès en songeant qu'il les avait préparés par ses conseils et par son exemple; et lorsqu'on le félicitait sur l'avenir de son élève, il se contentait de répondre :

— Oui, je crois que nous en ferons quelque chose.

Le commandeur avait pris en mer, sur un vaisseau mahométan coulé bas par sa frégate, un esclave nommé Youssouf.

Cet homme, dans la force de l'âge, fit une résistance désespérée et ne se laissa garrotter qu'après avoir reçu de nombreuses blessures qui le mirent hors de combat.

M. de Gensigny l'attacha à son service particulier, et dès-lors le pauvre Youssouf devint la victime de ses emportements et de ses colères.

L'esclave supporta tout sans se plaindre.

Triste et pensif, obéissant et laborieux, il essuyait souvent une larme quand ses

yeux se portaient vers l'Océan et quand le vent de l'Afrique soulevait ses cheveux sur son front mouillé de sueur.

M. de Sourdis demeurait avec son oncle, il souffrait presque autant que ses gens de son caractère irascible; mais, depuis l'arrivée d'Youssouf, il souffrit doublement par l'intérêt que le captif lui inspira malgré lui.

Un jour, le commandeur fit battre l'esclave pour une faute légère; le novice implora vainement sa grâce, et son oncle lui déclara même que s'il continuait à l'im-

portuner, il le punirait à son tour de sa désobéissance.

Youssouf reçut la bastonnade et ne proféra pas une plainte ; ses lèvres murmuraient la prière des musulmans, cette prière qui les console de leur malheurs par la croyance d'une fatalité invincible et lorsque l'exécution fut terminée, il se retira dans sa chambre, après avoir remercié son maître, suivant l'usage.

Le jeune homme assista à ce supplice, il y assista la poitrine gonflée de sanglots comprimés et les regards baissés vers la terre, sans oser montrer sa sympathie au

patient, dans la crainte de déplaire à son oncle et de le rendre plus furieux encore.

Aussitôt qu'il fut libre, il courut à la petite pièce obscure où couchait Youssouf, afin de lui porter des consolations.

Il le trouva assis par terre, la tête dans ses mains et pleurant à chaudes larmes.

Ce spectacle lui fendit le cœur.

— Vous souffrez bien, bon Youssouf! lui dit-il.

— Oh ! monsieur le chevalier, répondit le malheureux, je souffre non pas du corps, mais de l'âme.

— Je le conçois, ce supplice déshonorant....

— Ce n'est point cela encore, monsieur, nous n'entendons pas l'honneur de la même manière.

» Je suis esclave, mon corps n'est plus à moi, il appartient à mon maître, tout ce que mon maître lui fait subir ne me regarde plus, cela regarde mon maître; s'il y a déshonneur dans tout ceci, c'est pour

lui, non pour moi, qui ne suis pas libre d'accepter ou de refuser ce qu'on m'impose.

» Non, mon mal n'est pas là.

— Où est-il donc alors ?

— Oh ! monsieur, vous êtes trop jeune pour le comprendre ?

» Que dis-je ? vous ne le comprendrez jamais ; les vœux que vous devez prononcer vous l'interdisent : vous ne pouvez pas être père !

— Vous pensez à votre fille, pauvre Youssouf!

— Oui, monsieur, à ma fille, à ma Nesserine, sans appui, sans père ni mère, puisque Dieu lui a pris la sienne!

» Qui la sauvera des dangers qu'elle court?

» Qui soignera son avenir et sa fortune?

» Oh! fatal voyage! pourquoi me suis-je laissé séduire par l'appât de cette grande entreprise!

» N'avais-je pas suffisamment de quoi vivre ? de quoi donner à ma chère enfant un mari digne d'elle ?

» Allah me punit, oh ! il me punit cruellement.

— Hélas ! mon bon Youssouf, reprit le jeune homme de plus en plus attendri, ne puis-je donc rien faire pour vous ?

— Vous pouvez me plaindre, ainsi que vous le faites, monsieur le chevalier, vous pouvez me permettre de vous parler souvent de ma Nesserine.

» Vous pourriez peut-être aussi m'aider à en avoir des nouvelles.

— Oh ! pour cela , de tout mon cœur.

» Comment faire ?

— Il vient quelquefois des navires de Tanger dans le port : on ne nous permet pas de communiquer avec eux dans le port ; mais vous, monsieur, vous le pouvez facilement , et par eux je ferais passer une lettre à laquelle on me répondrait.

— Tenez votre lettre prête, et avertissez-moi dès qu'un de ces bâtiments pa-

raîtra. Fallût-il en demander la permission au grand maître lui-même, je vous jure que votre commission sera faite, Youssouf.

» Je veux que vous appreniez à bien connaître les chrétiens; peut-être les aimerez-vous alors.

— O! vous, monsieur, vous, je vous aime!

» Je vous donnerais ma vie, si la vie de pauvre esclave pouvait être utile à quelque chose!

» Mais les autres...

— Les autres sont, comme moi les disciples du Christ, de ce Dieu de toute bonté, de toute miséricorde; ils sont bons aussi...

— Pourtant ils me font tant souffrir!

— Les chrétiens ne souffrent-ils pas mille fois plus encore à Alger, à Tunis, dans tous vos repaires de pirates?

» Ne les assassine-t-on pas? ne les tor-

ture-t-on pas? n'en fait-on pas des martyrs?

» O! Youssouf, partout, les hommes égarés par le fanatisme, par les passions, oublient les lois saintes de la religion et de l'humanité.

» L'Evangile du Christ est beau, il est admirable; laissez-vous instruire, et vous le saurez aussi. »

L'esclave secoua la tête.

— Non, répliqua-t-il après un instant de silence, non.

» Je veux garder la croyance de mes pères et celle de ma fille; je ne veux pas être séparé d'eux dans l'autre monde, c'est déjà trop de celui-ci! »

Le chevalier se retira tristement.

Lorsqu'il revit son oncle, il lui demanda la liberté d'Youssouf, en lui racontant leur conversation; le commandeur l'écouta sans répondre, puis souriant ironiquement, il se retourna vers la porte.

— Mon neveu, dit-il au moment de sortir, il est réellement dommage que vous

ne soyez pas adonné aux lettres; vous composeriez des histoires de captifs presque aussi touchantes que celles de Michel de Cervantes.

» Seulement prenez garde, dans tout ceci, de ressembler davantage encore au héros de la Manche qu'à son historien!

— Mon Dieu! pensa le jeune homme, le cœur tout mouillé des larmes qu'il n'osait répandre, mon Dieu! pourquoi m'a-t-on fait chevalier de Malte?

» Pourquoi ne suis-je pas resté à Gen-

signy, dans nos grandes forêts d'Auvergne, près de ma mère, près de notre curé, à étudier au coin du feu?

» J'aurais mieux aimé, je crois, être d'église; je ne verrais pas toutes ces misères et toutes ces barbaries. »

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

Deux ans se passèrent de la sorte : le chevalier parvint à établir une correspondance un peu régulière entre le père et la fille.

Il intéressa à leur sort le chancelier de

l'ordre, grand personnage, auquel la jeunesse et l'enthousiasme de M. de Sourdis rappelèrent ses premières années.

Il se souvint avec un mélancolique plaisir d'avoir été bon et généreux, avant que les désenchantements de la vie ne l'eussent rendu défiant et personnel; il alla même jusqu'à prier le commandeur de laisser Youssouf retourner près de sa fille, mais celui-ci lui donna d'excellentes raisons de n'en rien faire et déclara au novice qu'il y fallait absolument renoncer.

L'esclave continua à souffrir, le com-

mandeur à le tourmenter, le chevalier à le plaindre, et l'habitude, cet affreux niveau, qui efface les aspérités de l'âme, passa sur toutes ces douleurs, sur toutes ces indifférences, sur toutes ces injustices, ainsi qu'elle passe sur les souvenirs, sur les regrets, sur les espérances!

M. de Gensigny reçut une mission pour le levant et laissa son neveu à Malte, où ses devoirs de novice le retenaient.

Il emmena l'esclave, et en revenant à la cité Valette, le malheureux Youssouf portait des marques de sa cruauté.

Le jeune homme en fut pénétré de douleur; après quelques instants d'entretien avec le captif, il résolut de le tirer des mains de son oncle par tous les moyens possibles.

Le soir, ils se trouvaient ensemble dans une réunion chez une des grandes dames de l'île.

Selon la coutume du pays et de l'époque on y jouait fort gros jeu.

Les chances du pharaon amenèrent les deux parents à se rencontrer comme adversaires.

— Je ne joue pas contre vous, mon neveu, dit le commandeur.

— Pourquoi, mon oncle?

— Si je vous gagne, je gagne mon propre argent; si vous gagnez, il me faut vous en donner plus que je ne trouve convenable de le faire.

» Cédez votre place à un autre.

— Je tiens pourtant fort à ce que nous jouions ensemble, mon oncle.

— Et moi je n'y tiens pas du tout.

— Ne jouons pas d'argent!

— Quoi donc alors?

— Je joue, si vous voulez, la belle bague que m'a léguée ma tante, et qui vous fait tant envie, contre...

— Contre qui?

— Je cherche... contre... contre... Youssouf.

— Vous êtes un fou, mon neveu.

» Youssouf, ce paresseux, ce stupide mulsulman ne vaut pas votre bague.

— Tant pis pour moi.

» Je crois pourtant que vous vous trompez, mon oncle.

» Acceptez-vous ?

— Eh bien ! oui.

» J'y mets une condition, pourtant, afin de sauvegarder vos intérêts.

— Laquelle?

— Vous ne pourrez pas libérer cet esclave avant deux années révolues.

» Vous m'en donnerez votre parole.

— Je vous la donne, mon oncle.

— De cette manière au moins, vous ne faites pas tout à fait un marché de dupe.

La partie s'engagea.

Les chances se succédèrent rapidement,

plus ou moins contraires, enfin, le chevalier gagna Youssouf, à sa grande joie et à la grande contrariété de son oncle.

— Rappelez-vous votre promesse, dit le commandeur, ne vous laissez point séduire par les plaintes de cet esclave, et jouissez au moins de votre conquête.

» Vous êtes trop faible, trop compatissant, mon neveu, vous vous en repentirez plus tard ; dans notre métier de marin, il faut plus de courage.

» Si vous vous amusez à croire ainsi tout ce que les infidèles vous raconteront, vous

ne ramènerez pas un seul prisonnier. »

Quoiqu'il en eût, M. de Gensigny fut obligé de livrer l'esclave à son neveu, et à dater de ce jour le sort d'Youssouf changea complètement.

Le chevalier le laissa presque entièrement maître de ses actions, avec la certitude de sa liberté complète, après le terme prescrit par son oncle.

La reconnaissance de l'esclave ne connut plus de bornes et dès-lors il ne songea plus qu'à le prouver hautement.

Ainsi que je te l'ai déjà dit, on jouait beaucoup à Malte.

Le novice, fort pauvre, n'ayant d'autre argent à dépenser que celui donné par son oncle, éprouvait souvent de cruels moments de gêne.

Le musulman s'en aperçut : il était très bon joaillier, et ce genre d'artisans très rare dans l'île obtenait de très forts salaires.

Il trouva facilement de l'ouvrage.

Au bout d'un mois, quand il eut amassé

une somme assez ronde, il alla vers son maître et la remit entre ses mains.

— Youssouf, lui répondit le jeune homme, cette somme est à vous et non à moi, vous l'avez gagnée.

» Me préserve le ciel de vous en priver, quelque besoin que j'en aie ! »

— Mais, monsieur le chevalier, mon travail et moi nous vous appartenons.

— Remporte cet or, je te l'ordonne, répéta Sourdis, prenant pour la première

fois le ton de maître, et ne me parle jamais de rien de ce genre.

Youssouf se tut; mais il continua à travailler et mit de côté, sans en distraire un parat tout ce qu'il recevait de ses patrons.

— Un jour ou l'autre, pensait-il, l'occasion se présentera d'en faire usage, et mon maître le trouvera.

Il ne se trompait point.

Une nuit le chevalier rentra soucieux et inquiet.

Il avait perdu, sur sa parole, une somme considérable, et il ne savait où la prendre.

La demander à son oncle était impossible ; pourtant, il fallait s'acquitter dans les vingt-quatre heures.

Sourdis n'eut manqué pour rien au monde à cette règle d'honneur.

Jetant un regard désolé sur sa belle bague, son seul trésor, il la remit à Youssouf avec un soupir.

— Cherche un juif, lui dit-il, le plus accommodant possible, engage-lui cet an-

neau, s'il veut prêter les trois cents ducats dont j'ai besoin.

» S'il s'y refuse, vends la bague, quoiqu'il m'en coûte, et portes-en le prix chez le chevalier portugais qui m'a gagné cette somme aujourd'hui.

» Surtout ne me parle plus de cette triste affaire, je veux tâcher de l'oublier bien vîte. »

Youssouf prit la bague tout joyeux et la serra soigneusement, à la place de l'argent qu'il allait en ôter, puis il s'acquitta de la commission de son maître, porta les

trois cents ducats au chevalier de Silva et, selon ce qui lui avait été enjoint, il ne parla plus de cette dette.

Le terme de son esclavage approchait; quelques semaines encore et il deviendrait libre.

Son cœur se gonflait de bonheur à cette pensée.

Revoir son pays! retrouver sa chère fille!

Il ne dormait plus, il fût devenu fou de

joie, si le chagrin de quitter son jeune maître n'eût un peu modéré ses transports.

Il se promettait de revenir et de lui apporter des témoignages éclatants de sa reconnaissance.

Huit jours avant le moment fixé, le chevalier l'appela et lui remit l'acte de sa libération en bonne forme et revêtu de toutes les signatures nécessaires.

— Un navire part ce soir pour les Etats barbaresques, ajouta-t-il, j'ai obtenu de mon oncle la permission de devancer l'é-

poque désignée, vous reverrez plus tôt votre Nesserine.

» Allez, mon chez Youssouf, vous voilà libre et personne n'a plus aucun droit sur vous. »

L'Algérien se jeta aux genoux du chevalier, pleurant de joie, le bénissant mille fois, l'appelant son sauveur et son Dieu et lui jurant que toute sa vie lui appartenait.

— Mon maître, ajouta-t-il, voici une petite cassette; elle est à moi, et renferme un acte de la plus haute importance.

» A toutes vos bontés joignez encore celle-ci :

» Restez dépositaire de cette cassette, tenez-la soigneusement fermée jusqu'au dernier jour du rhamadan (carême des Turcs), et lorsque ce moment sera venu, veuillez exaucer la prière que vous trouverez écrite sur une feuille de parchemin.

— Je vous le promets.

— Maintenant, soyez sûr que ma fille et moi nous ne passerons pas une heure sans vous bénir, et si jamais vous avez

besoin d'un cœur ami, d'une âme dévouée, comptez sur nous à la vie et à la mort.

Il baisa à plusieurs reprises les mains du chevalier, avec de grands sanglots et des larmes amères, et il se précipita hors de l'appartement.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

III

Sourdis tint fidèlement sa promesse; bien que très intrigué de ce qu'il avait entendu, il ne toucha point au petit coffre avant le moment désigné.

Mais lorsqu'il fut libre de l'ouvrir, il

introduisit la clé avec un vif sentiment de curiosité satisfaite.

La boîte contenait sa bague, un sac d'or assez pesant, le reçu signé du chevalier de Silva et un petit morceau de parchemin sur lequel il lut ces mots :

« Mon bon, mon excellent maître, ne » refusez pas la dernière prière de votre » esclave, pardonnez-moi d'avoir agi con- » trairement à vos ordres.

» Voici votre anneau, voici le salaire » qui vous appartient, et vous êtes li-

» béré de toute dette envers qui que ce
» soit.

» Je ne mourrai pas sans vous revoir,
» à moins que Allah ne me frappe dans sa
» colère, et vous me trouverez alors
» comme aujourd'hui votre soumis et res-
» pectueux Youssouf. »

Le chevalier relut deux fois cette lettre et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Admirable créature! murmura-t-il; oh! pourquoi n'ai-je pas pu te ramener à la connaissance de la vraie foi?

» Je ne sais rien de plus parfait que toi sur la terre.

Puis il regarda avec le même attendrissement l'anneau de famille qui venait de lui être rendu et le passa à son doigt pour ne plus l'en faire sortir.

Le trait d'Youssouf fut raconté au commandeur et aux chevaliers de toutes les *langues*.

On le vanta fort, on le porta aux nues et plus d'un novice de la *langue de France* désira *in petto* un esclave aussi commode.

— Par ma foi! disait le neveu du grand-maître, M. de Rohan, je l'aurais encouragé à travailler pour moi toute sa vie.

» Sourdis a tué là la poule aux œufs d'or. »

Ce fut bien autre chose lorsqu'au bout de six mois on vit entrer dans le port de la cité Valette une frégate pavoisée du haut en bas, couverte de banderolles et de guirlandes de fleurs, et portant sur son grand mât un pavillon aux armes de Gensigny.

Les chevaliers, la population tout en-

tière se rendirent au bord de la mer; chacun admirait l'élégant navire et on se demandait l'explication de ce spectacle inaccoutumé.

On apprit bientôt que ce bâtiment portait des présents magnifiques envoyés par le captif reconnaissant à son ancien maître et au commandeur avec la prière instante de les agréer.

Nesserine y avait joint plusieurs tissus brodés par elle et une belle écharpe blanche portant en caractère arabes les souhaits et les vœux de la naïve enfant pour le bienfaiteur de son père.

Jamais pareille chose ne s'était vue à Malte.

Son Altesse Sérénissime, le grand-maître, se fit raconter l'histoire dans tous ses détails.

Il donna les plus flatteurs éloges à Youssouf, mais en même temps, il exalta la conduite sage et honorable du chevalier de Sourdis.

— Les novices devraient le prendre pour modèles, dit-il, il a été humain et haritable, Dieu l'en récompense.

» Au lieu de maltraiter vos esclaves, messieurs, que n'agissez-vous de la même manière?

— Hélas! monseigneur, répondit le chevalier de Rohan, j'aurais beau faire des dettes de jeu, je veux être pendu si un de mes esclaves les paie autrement qu'à coups de bâton; ils sont bien trop paresseux pour cela!

Notre nation a une disposition particulière qui, selon les circonstances, devient ou un défaut ou une qualité, c'est de rire de tout.

Quelquefois cette insouciante gaîté

nous suit en face de la mort et arrive jusqu'au sublime; quelquefois elle dégénère en une légèreté coupable pour laquelle rien n'est sacré, et qui touche au cynisme.

Malheureusement la dernière hypothèse est aussi la plus commune dans ce siècle-ci comme dans le précédent; seulement, alors, cette moquerie insolente empruntait aux bonnes manières du temps une élégance gracieuse qu'elle a perdue aujourd'hui.

C'est encore la même idole sans les vêtements de pourpre dont on la couvrait.

Ainsi, les jeunes chevaliers firent de la

morale de leur grand maître un sujet de plaisanterie :

Sourdis conserva la réputation d'un Caton moderne, on s'en joua à son insu, et celui qui devait servir d'exemple n'amena au contraire qu'un sujet nouveau de scandale.

Je t'ai dit, ma chère Marie, que M. de Sourdis était cadet de famille et n'avait d'autres espérances que celles de parvenir aux dignités de son ordre et de se créer ainsi une fortune.

Ambitieux et brave, il demanda à com-

mencer ses caravanes et à prononcer ses vœux avant l'âge fixé d'ordinaire; sa bonne conduite, les recommandations de son oncle lui facilitèrent cette grâce; le grand-maître et le conseil le lui accordèrent.

Je n'ai pas besoin de t'apprendre, ma chère enfant, que l'ordre religieux et militaire de Saint-Jean fut fondé à Jérusalem en 1099, lors de la première croisade, par Gérard, gentilhomme provençal.

La première institution avait pour but de soigner les malades et de défendre le saint sépulcre contre les Infidèles.

Les chevaliers devaient être de noble naissance, hors les frères servants, qui n'avaient pas besoin de preuves.

Ils furent d'abord pauvres et de mœurs exemplaires ; mais, peu à peu, la corruption se glissa parmi eux avec la richesse, et ils en vinrent à méconnaître leurs lois fondamentales, hors celle de la bravoure, qu'ils observèrent toujours plus que rigoureusement.

Quand le royaume de Palestine fut détruit, après la neuvième croisade, où périt si malheureusement le roi Saint-Louis, les chevaliers de Saint-Jean se transportèrent

à Chypre avec une partie des princes chrétiens d'Orient.

Ils y restèrent jusqu'en 1340, époque à laquelle l'île de Rhodes leur fut donnée en toute propriété, et ce fut alors qu'ils établirent ces forteresses redoutables, boulevard de la chrétienneté contre le turc.

Ils y restèrent plus d'un siècle, résistant à un siége meurtrier entrepris contre eux par des armées innombrables.

Enfin Soliman II, le grand empereur de Constantinople, les força à se rendre, en 1522, après une défense de dix-huit

mois, lorsqu'il ne resta plus une livre de poudre, plus un grain de blé, plus une pierre debout dans la ville.

Le grand-maître Villiers de l'Ile-Adam, un des plus grands hommes des temps modernes, capitula pour sauver ses sujets indigènes, qui s'attachèrent à sa fortune et le suivirent à Candie, puis en Sicile, et de là à Viterbe, en Italie, où il planta provisoirement l'étendard de l'ordre.

L'empereur Charles-Quint donna enfin, en 1530, à ces vaillants hommes l'île de Malte, dont ils prirent le nom, ainsi qu'ils avaient d'abord pris celui de Rhodes; le

grand-maître, Jean de La Valette, y fit bâtir une ville et des forts, dont il ne tarda pas à éprouver la solidité par un nouveau siége aussi meurtrier que les deux autres.

Plus heureux que Villiers de l'Ile-Adam, il chassa les Musulmans et donna son nom à la cité Valette, en perpétuant le souvenir de sa gloire, en 1565.

Lorsque le chevalier de La Roche vint faire part au roi de France de cette nouvelle de la part du grand-maître, le chancelier de l'Hôpital, s'adressant à la reine,

lui fit remarquer que trois Français avaient immortalisé l'ordre : D'Aubusson, qui défendit Rhodes lors du premier siége; l'Ile-Adam, qui n'en sortit qu'après avoir fait périr cent quatre-vingt mille Turcs, et La Valette, dont le courage venait de sauver Malte.

Depuis lors jusqu'en 1799, la Religion de Saint-Jean de Jérusalem resta en possession de son territoire et des grands biens qu'elle possédait dans toute l'Europe.

Napoléon s'empara de l'île, qui ne se défendit pas, et enfin les Anglais nous la

surprirent; ils se gardèront bien de la rendre.

L'ordre de Malte ou, pour parler plus juste, son fantôme, existe encore en Italie et en Russie, ce qui est plus étrange, puisque la première condition, pour y être reçu, était le titre incontestable de catholique romain.

L'empereur Paul Ier, après la reddition de Malte, se fit nommer grand-maître du consentement des chevaliers, établit des commanderies dans ses États, où plusieurs familles illustres portent en-

core le ruban noir et la croix blanche à huit pointes.

Avant d'avoir droit à aucune dignité, on devait d'abord faire ses caravanes sur les galères destinées à combattre les Infidèles et à les attaquer sur toutes les mers où on les rencontrait.

Dans ces caravanes, les jeunes gens prenaient des leçons des anciens officiers qui les commandaient, et devenaient promptement des héros d'après leurs exemples.

Sourdis s'embarqua, plein d'espoir et

de résolution, sur la galère capitaine, et promit à son oncle qu'à son retour il lui rapporterait des trophées ennemis ou qu'il y perdrait la vie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Les premiers jours, comme s'il eût été avorisé du ciel, ils rencontrèrent plusieurs vaisseaux barbaresques auxquels ils donnèrent la chasse et qu'ils coulèrent bas.

Le chevalier se fit remarquer partout, on le nomma dans les rapports envoyés à Malte, et jamais commencements ne promirent une plus brillante carrière.

Déjà, depuis un mois, ils couraillaient la Méditerranée, lorsqu'ils aperçurent à l'horizon, assez près de la côte d'Afrique, trois gros bâtiments qu'ils reconnurent pour des corsaires.

Le conseil s'assembla aussitôt et délibéra.

Les plus vieux chevaliers furent d'avis de changer de route, reconnaissant l'infériorité de leurs forces; mais les jeunes

g es, et même le commandant de la galère, s'écrièrent qu'ils avaient été vus que ce serait une honte que de fuir devant de pareils misérables, et que l'étendard de Saint-Jean ne devait jamais se baisser sous peine de déshonneur.

L'attaque fut résolue.

On se prépara au combat joyeusement, à la grande surprise de l'ennemi, qui ne pouvait comprendre tant de témérité.

Les chrétiens firent des prodiges de valeur et se défendirent comme des héros, après avoir attaqué comme des étourdis.

Napoléon s'empara de l'île qui ne se

défendit pas, et enfin les Anglais nous la surprirent ; ils se gardèrent bien de la rendre.

— Mon frère, lui dit le chapelain, qui pendant toute la bataille, avait prié à deux genoux auprès du grand mât, au milieu de la mitraille, prêt à secourir les blessés, à consoler les mourants, mon frère, vous n'avez aucuns droits sur votre vie ou sur celle des soldats qui vous restent ; vous avez fait tout ce qu'il était possible de faire, maintenant baissez la tête, humiliez-vous, tendez vos mains aux fers ; mais auparavant brûlons ensemble le drapeau de la croix ; afin qu'il ne soit point profané et que les Infidèles n'en élèvent pas un trophée.

Ensuite, que la volonté de Dieu soit accomplie et non la nôtre!

Le commandant s'agenouilla à côté du saint prêtre, et tous les deux prièrent; puis il alla détacher de sa propre main le pavillon de l'Ordre, il le rapporta dans sa chambre, alluma un brasier, le vit consumer jusqu'au dernier lambeau, et, faisant le signe de la croix, il murmura :

— La volonté de Dieu soit accomplie et non la nôtre.

Quelques secondes après, l'abordage commença; à peine restait-il quelques hommes debout sur la galère, dont le

pont se couvrit d'une multitude rendue plus furieuse encore par la résistance.

On fit un horrible carnage; le brave capitaine trouva la mort qu'il avait désirée, la mort en combattant les armes à la main, et sur les planches de son navire.

Les barbaresques pénétrèrent partout en poussant des cris sauvages, et, furieux de leur mince butin, ils ouvrirent enfin la porte d'une dernière cabine où le spectacle qu'ils découvrirent les frappa de stupeur.

Le chapelain, revêtu de ses habits sa-

cerdotaux, se tenait à genoux, le crucifix en main devant un lit où reposait un jeune homme évanoui et couvert de blessures, le seul chrétien qui vécut encore sur le bâtiment.

Le prêtre ne leva même pas la tête quand les corsaires approchèrent de lui, dégoûtants de sang, le sabre haut et les yeux pleins d'une rage féroce.

Revenus de leur étonnement, l'un d'eux porta la main sur lui; le saint vieillard ne fit aucune résistance, il dit seulement en langue franque :

— Tuez-moi si tel est votre désir, mais épargnez ce jeune chevalier, une des colonnes futures de notre ordre, précieux rejeton d'une grande famille; vous en aurez bonne rançon.

Au mot de rançon, les armes s'abaissèrent, les regards perdirent leur férocité et brillèrent de la soif de l'or.

Quelques mots s'échangèrent entre les Barbares, et l'un d'eux, prenant la parole, demanda au prêtre si, dans son âme et conscience, il croyait au rachat du chevalier malade.

— Sur mon âme et conscience, j'en suis sûr.

— Et toi?

— Je ne ferais point un mensonge pour sauver ma vie.

» Pauvre vieillard, humble serviteur de Dieu, j'ignore si le révérend grand-maître, si mes frères daigneront se souvenir de moi. »

Les pirates se regardèrent indécis ; celui qui l'avait déjà saisi arma son pistolet et

coucha en joue le vieillard, qui ne sourcilla pas. Son bras fut détourné.

— Que gagnerons-nous à sa mort? dirent les autres.

» Qu'il reste près du prisonnier blessé, il le soignera avec notre médecin, et on en tirera peut-être quelque chose à Alger.

— Soit, reprit le chef.

» Je pense que le riche Youssouf, si curieux de ces moines armées, nous paiera ces deux-là ce qu'ils valent; nous commencerons par les lui offrir.

» Il connaît les Nazaréens, puisqu'il est resté longtemps captif parmi eux; nous saurons par lui si ce vieil homme ne nous trompe pas.

— Le riche Youssouf, qui a été esclave à Malte? demanda vivement le chapelain.

» Oh! conduisez-nous vers lui, il nous connaît, il nous paiera bien, je vous en réponds.

— Appelez-donc le médecin, reprit le chef; qu'on soigne ce chrétien et qu'on nous le conserve, puisqu'il vaut son prix.

On était alors fort proche des côtes, un vent favorable y poussait, et, dans la matinée même, on y aborda sans que le chevalier reprit connaissance.

Les pirates, craignant de le voir mourir, dépêchèrent un messager à Youssouf, en le priant de venir sur-le-champ à bord pour reconnaître leur prise, et leur en donner *le montant* si réellement on ne les trompait pas.

— Tu ne mourras que de ma main, ajouta le patron en menaçant l'aumônier, si tu nous as fait un pareil mensonge pour sauver ta vieille carcasse.

Youssouf s'empressa d'arriver en apprenant qu'un chrétien blessé réclamait sa protection.

Le souvenir de son cher maître vivait au fond de son cœur, et il s'était promis de sauver autant de Nazaréens qu'il s'en présenterait à lui en mémoire du jeune novice.

Jugez donc de sa surprise, de son émotion, lorsque dans le malheureux chevalier il reconnut celui qu'il n'avait pas cessé de chérir, et pour lequel il eût donné de bon cœur une grande partie de sa fortune.

— Allah! Allah! est-il possible! s'écria-t-il.

— Nous a-t-on dit la vérité? demandèrent les pirates.

» Voulez-vous racheter ce chrétien ?

— On va le transporter sur l'heure à ma maison des champs, au bord de la mer, ma barque attend, et je vous le paierai cinq cents ducats immédiatement.

— Et son compagnon ?

— Ce vieillard ne le quittera pas, je vous donne cent ducats en surplus.

» Êtes-vous contens du marché ?

Les corsaires essayèrent de marchander, bien que le prix fût exhorbitant ; le négociant trancha la difficulté en déclarant qu'il allait en appeler au cadi, mais que provisoirement il emportait le malade.

On le savait puissant et riche, on n'osa pas trop murmurer : les ducats furent comptés, acceptés, mis en caisse, pendant que le blessé voguait doucement vers la villa de son ancien esclave.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE LIMOUSIN

V

C'était une habitation charmante, à quelque distance de la ville, des palmiers et d'autres grands arbres l'entouraient, un ruisseau traversait ce jardin et se jetait

dans la mer, auprès de l'habitation, en formant une espèce de petit port.

Les matelots, aidés d'autres serviteurs, emportèrent le jeune homme, avec toute les précautions imaginables, jusqu'à un délicieux pavillon mauresque, où on le coucha sur un divan, pendant qu'Youssouf, partagé entre la joie et l'inquiétude, appelait à grands cris sa fille Nesserine.

Elle parut bientôt tout effrayée, à peine enveloppée de son voile, et demanda quel événement imprévu causait l'agitation de son père.

— Va au pavillon du jardin, mon en-

fant ; prends avec toi ta nourrice et tes esclaves, employez toute votre science à le guérir.

» Car il est là, ajoutait-il en pleurant, il est là, blessé, mourant, inanimé !

» Il ne me reconnaîtra jamais, peut-être ; je ne le verrai plus sourire.

» Oh ! malheureux que je suis !

— De qui parlez-vous, mon père ? répliqua-t-elle étonnée.

— De mon bienfaiteur, de mon maître, du chevalier de Sourdis !

» Tu comprends maintenant mes craintes, n'est-ce pas ?

» Va, cours, encore une fois, je te suis. »

Nesserine, aussi empressée que son père désormais, s'enveloppa tout-à-fait de son voile, par un pudique mouvement d'habitude, et, suivie de ses femmes, presque aussi instruites qu'elle dans l'art de guérir, elle se rendit près du chevalier.

— Pauvre jeune homme! s'écria-t-elle à son aspect.

Prenant sa main pâle, qui retombait sur

le lit, elle la porta à ses lèvres avec le respect que les Orientaux mettent toujours à cette action, si banale chez nous.

Le chevalier était beau, d'une beauté surtout inconnue dans ces contrées brûlantes; ses cheveux d'un blond cendré, ses yeux bleus d'azur, sa peau blanche et rosée, malgré les fatigues et les hâles de la vie de marin, frappèrent d'étonnement la jeune fille.

Elle le crut presque un esprit d'un ordre supérieur, et ce fut en tremblant qu'elle enleva les linges ensanglantés dont sa poitrine était couverte.

La nourrice et elle examinèrent les plaies, en sondèrent la profondeur, puis, lorsqu'elles se furent entendues sur les remèdes à appliquer, elles déployèrent à l'envie l'une de l'autre autant d'intelligence et de savoir que de zèle.

— Je ne le quitterai point, mon père, dit la jeune fille à Youssouf, qui attendait impatiemment sa réponse; il a besoin des soins de toutes les minutes.

» Peut-être le sauverai-je, mais je ne puis vous l'assurer encore.

» La potion qu'il a prise lui procurera

quelques heures de repos, ensuite il aura la fièvre; si cette fièvre est accompagnée de délire, je crains qu'il n'y succombe.

» Mais soyez tranquille, tout ce qu'on pourra humainement faire sera fait. Ebba est savante, vous ne l'ignorez pas; moi, je ne suis que son élève.

» Mais mon cœur me guidera; celui qui m'a rendu mon père ne peut pas mourir entre mes bras : il vivra !

— Allah le veuille, mon enfant! »

Il essuyait une larme coulant sur sa barbe blanche.

— Ce vieillard doit-il rester ici? demanda Nesserine.

— Ce vieillard est un prêtre de sa foi; ne l'éloigne pas, il pourrait le demander en revenant à lui.

— Il tombe de besoin, mon père; qu'il se repose, il reviendra après.

» Ne craignez rien, continua-t-elle en se tournant vers le chapelain; suivez Youssouf, il vous conduira où vous devez aller.

» Mais vous êtes libre, et vous re-

trouverez votre ami aussitôt que vous en aurez le désir.

» Il a maintenant besoin d'un silence complet autour de lui, nous veillerons seules.

» Allez ! »

L'aumônier obéit sans répondre.

Exténué des dernières heures passées sur le bâtiment, il succombait à sa fatigue.

Youssouf l'emmena ; Nesserine et Ebba

restèrent, et de longues heures se passèrent ainsi en silence.

La jeune fille contemplait cet admirable visage, pâle comme une rose blanche, ces plaies saignantes encore, cette jeunesse, cette noble franchise empreinte sur les traits du chevalier.

Elle n'en pouvait détourner ses regards, et chaque instant ajoutait au charme inconnu dont elle s'enivrait sans le savoir.

De temps en temps, elle touchait son pouls et le sentait battre, agité,

— Allah! Allah! murmurait-elle, sauve-le!

» Il est trop beau pour mourir! »

L'heure du réveil approchait, et l'anxiété de Nesserine augmentait en proportion.

Elle vit les joues se colorer, la vie reprendre son cours dans cette nature encore pleine de sève; un instant encore, il ouvrait les yeux.

La jeune fille épiait son premier regard et ne songea point que son voile, rejeté en

arrière, laissait voir son charmant visage de dix-huit ans. Quand ses longues paupières brunes se levèrent, elle tomba agenouillée auprès de lui en s'écriant :

— Oh ! ne parlez pas, ne parlez pas, si vous voulez vivre !

Sourdis s'était évanoui sur un vaisseau, au milieu d'un combat terrible, ayant autour de lui des morts et des mourants ; le sang coulait à flots, des blasphèmes et des imprécations se croisaient avec des gémissements.

Maintenant il se trouvait mollement

étendu sur de riches coussins, ses blessures couvertes d'un appareil dont il ressentait les bienfaisants effets : les parfums les plus suaves embaumaient l'air, des fleurs magnifiques tapissaient les murailles et tombaient en guirlandes sur les tentures de brocard ; des lustres de cristal de roche brillaient de toutes les couleurs du prisme, pendant que des œufs d'autruche, attachés à des rubans d'or et de soie, se balançaient au plafond ; des oiseaux chantaient dans leur cage de filigrane.

Un demi jour suave arrivait jusqu'à lui à travers les stores d'écorce, et le bruit d'un jet d'eau dont les perles rafraîchis-

saient l'air se mêlait au fracas plus lointain des vagues venant se briser sur les cailloux de la grève.

Pour compléter ce tableau, une ravissante femme, aux yeux noirs, longs et voilés, aux tresses d'ébène, aux lèvres de corail, le regardait comme en extase.

Elle portait sur la tête une haute coiffure de vermeil ciselé, sur laquelle tombait un voile brodé en argent.

Sa petite veste découvrait sa poitrine, et ses bras admirables rejetaient en arrière

le larges manches de sa chemise de gaze.

Ses pantalons à mille plis, rattachés aux genoux par une jarretière de pierreries, laissaient voir ses jambes nues ; ses pieds d'enfant, chaussés de mules de velours brodé, et les bracelets à médaillons qui surmontaient sa cheville fine et déliée.

Un cafetan de drap d'or, broché de fleurs éclatantes, cachait sa taille cambrée, et la *fouta* nouée sous sa ceinture de cachemire, lui servait à la fois de jupe et de manteau.

Le chevalier resta comme enchanté en présence de tant de merveilles.

Il se crut le jouet d'un songe, ou, mieux encore, il se crut mort et pensa au paradis.

Il essaya de faire un mouvement; sa faiblesse extrême lui révéla sa souffrance.

— O mon Dieu! dit-il en français, je rêve, alors.

La belle fille ne le comprenait pas.

Suspendue à ses lèvres, elle écoutait

avidement, et sa main se plaçait sur la bouche du malade, afin qu'il ne parlât pas davantage.

— Ma bonne, reprit-elle tristement en se tournant vers sa nourrice, il ne nous entendra pas.

— Ma fille, répliqua sévèrement celle-ci, vous avez oublié de baisser votre voile ; ce Nazaréen vous regarde.

Nesserine rougit, mais elle ne toucha pas à son voile.

— Nourrice, répondit-elle, il oubliera

bien vîte qu'il m'a vue ; ne va-t-il pas avoir la fièvre ?

— Il faudrait donc que je fusse mort, reprit le chevalier dans la langue franque, dont les deux femmes s'étaient servies ; oui, il faudrait que je fusse mort pour oublier une pareille vision.

— Il nous a comprises, Nesserine ! poursuivit la vieille femme d'un ton de reproche.

— *Nesserine, rose blanche*, murmura-t-il ; oh ! la rose de la jeunesse et de l'amour !

Nesserine rougit encore.

Elle supplia le jeune homme de ne pas en dire davantage, puis elle lui raconta ce qui s'était passé : comme quoi il se trouvait dans la maison de son ancien esclave, comme quoi il en était le maître absolu, comme quoi elle et son père s'estimaient trop heureux de l'y recevoir.

Le chevalier croyait de plus en plus rêver.

Le nom d'Youssouf, jeté au milieu de cette aventure romanesque, la rendait plus romanesque encore. Il essaya de deman-

der des explications nouvelles, mais l'effort se trouva au-dessus de ses forces ; il s'évanouit de nouveau.

— Allah nous protège ! s'écria Nesserine en s'arrachant les cheveux ; je l'avais prévu !

» Ebba, que devons-nous faire ? car il faut le sauver à tout prix.

— Maintenant, voici le moment le plus difficile, ma fille, le chrétien est en grand danger s'il ne reprend sa connaissance. Fais-lui prendre cette potion, soulève sa

tête, et tâche qu'il n'en perde pas une goutte.

Nesserine obéit, le cœur palpitant, mais malgré tous ses efforts, malgré la science d'Ebba, la fièvre acquit une intensité extrême et le délire se déclara.

Youssouf, revenu près de son maître bien-aimé, partageait les soins que lui donnait sa fille.

Vingt fois par heure il s'approchait de lui, l'appelait des noms les plus tendres et se désolait de n'en être pas reconnu.

Le chapelain, malade de son côté, ne

put revoir le jeune homme qu'après quelques jours, et lorsque déjà on désespérait de son état.

— Oh! mon Dieu, pensait-il, ne l'ai-je donc sauvé que pour le voir mourir.

» Vais-je rester seul sur cette terre étrangère?

» Dois-je donc reposer si loin de ma patrie, parmi les infidèles?

» Oh! mon Dieu! ayez pitié de nous.

Une nuit Ebba, épuisée, dormait dans une chambre à côté de celle du malade; Nesserine, infatigable, épiait en tremblant le symptôme douloureux qu'exprimait ce visage amaigri.

Elle ne conservait presque aucune espérance; ses larmes coulaient comme de belles perles sur ses mains jointes et elle murmurait doucement une prière.

En ce moment la porte s'ouvrit, le chapelain parut; il l'interrogea du geste, elle lui répondit en secouant la tête.

— Est-il donc décidé que nous ne le sauverons pas, Nesserine?

— Hélas ! je le crains.

» J'ai pourtant bien prié ! ajouta-t-elle en soupirant.

— Prières menteuses et impuissantes, mon enfant, prières qui restent sur la terre et qui n'arrivent pas jusqu'à Dieu.

Elle le regarde de ses grands yeux étonnés et interrogateurs.

— Pourquoi Dieu ne m'écouterait-il pas, chrétien ?

» Ne suis-je pas un enfant du prophète?

— Dieu n'écoute que les enfants du Christ, et si vous désirez vivement la guérison du chevalier, demandez-la lui au nom de son divin fils, au nom de la loi qu'il nous a laissée, il ne vous la refusera pas.

— Oh! le croyez-vous?

» Croyez-vous que j'obtiendrais sa vie en l'implorant d'après votre loi?

» Si j'en étais sûre, je le ferais sur le

champ, Allah voit mon cœur; il me pardonnerait.

— Ecoutez, Nesserine, continue le prêtre en s'approchant d'elle, l'Eternel a ses voies; il se sert souvent de moyens détournés et inattendus pour rappeler à lui les âmes qu'il cherche.

» Il vous veut pour son service, il ramène ici ce jeune homme, afin que votre intérêt pour lui vous conduise à ses pieds.

» Priez-le, et, j'en ai la certitude, il vous exaucera; priez-le de tout votre

cœur, priez-le avec la ferveur de votre désir.

» Répétez après moi ce que je vais vous dire, et puis croyez, Nesserine, et vous serez sauvée.

— Mais sera-t-il sauvé, lui?

— Oui.

— Vous me le promettez?

— Je vous le promets, répondit l'aumônier comme inspiré.

» Agenouillez-vous près de moi. »

Ils s'agenouillèrent, et le prêtre commença, avec une émotion qui lui tira des larmes, la douce prière de saint Bernard adressée à la Vierge; cette prière, infaillible, assure-t-on, lorsqu'elle est récitée par une confiance et une foi entières.

Nesserine la répéta en même temps, et ces deux voix réunies; ces deux supplications si vives et si vraies devaient arriver jusqu'à celui qui est la toute bonté comme la toute puissance; elles devaient obtenir de lui cette existence presque éteinte, et que son souffle seul pouvait ranimer.

— Chrétien, dit Nesserine, nous avons parlé à la mère de Jésus, n'est-ce pas?

— Oui, ma fille, à la mère de celui qui mourut pour nous, à celle qui a tant souffert, à la mère des douleurs.

— Oh! c'est une femme, s'écria-t-elle, elle nous entendra.

» J'aime bien votre croyance de placer une femme entre Dieu et nous.

» Allah est si loin! cette femme est plus près, et puis, vous l'avez dit, elle a

souffert, elle aura pitié de nos souffrances.

» Marie, Marie, ajouta-t-elle en fondant en larmes, Marie, rendez-le moi!

— Et que lui promettez-vous à Marie, si elle vous exauce, Nesserine?

— Oh! je croirai en elle, je croirai que son fils est le seul Dieu véritable, puisque seul il m'aura entendue, je croirai tout ce que vous voudrez que je croie, lorsqu'il sera sauvé.

— Vous vous ferez chrétienne, vous recevrez le baptême?

La jeune fille hésita un instant.

— Oh! reprit-elle, mon père me maudira!

— Il ne vous maudira point, il est bon!

— Oui, mais il est croyant!

— Et vous?

— Moi, je ne sais... dans mon enfance, une esclave chrétienne, en l'absence de mon père, me parla sans cesse de Jésus,

de Marie, des belles fêtes de votre culte, de sa douce morale ; elle m'apprit à faire, ce que vous appelez, je crois, le signe de la rédemption, et bien souvent elle me fit répéter de touchantes prières.

» Ma nourrice s'aperçut de nos intentions ; elle en craignit l'effet ; elle renvoya l'esclave ; mais jamais je n'ai oublié ses paroles, mais jamais je n'ai oublié ses récits merveilleux, et en vous voyant, en voyant le chevalier, ces souvenirs se sont réveillés plus forts encore.

» Oh ! oui, je croirai à la foi chrétienne, si la foi chrétienne nous rend le bienfai-

teur de mon père, j'y croirai, je vous le jure.»

Le front du prêtre s'assombrit, cette exaltation l'effraya, l'ardeur de ce zèle ne pouvait satisfaire sa loyauté, il résolut de pousser jusqu'au bout l'interrogatoire.

— Et si Dieu vous accorde ce miracle; si vous entrez dans la sainte Eglise, que ferez-vous ensuite?

» Resterez-vous parmi les infidèles?

» Vivrez-vous près de votre père, dont vous craignez la désapprobation? »

Nesserine baissa les yeux en rougissant, puis elle les releva timidement vers le malade :

— Mon père est bien riche....

— Je ne veux pas vous abuser, Nesserine, le chevalier n'est plus libre, et il ne peut devenir votre époux.

» Il a prononcé des vœux éternels; sa parole est engagée, et pour un gentilhomme c'est le plus sacré des serments.

» Avant de quitter Malte, il a reçu du révérend grand-maître la promesse d'abréger pour lui le temps d'épreuve, et en échange de cette promesse, il a juré d'appartenir corps et âme au très illustre ordre de Saint-Jean et du Saint-Sépulcre.

— Je ne vous comprends pas, mon

père, répliqua Nesserine avec une adorable innocence. Que m'importent les vœux du chevalier?

» Peuvent-il m'empêcher de partager avec lui ma fortune?

» De vivre près de lui, de le voir chaque jour?

» Les femmes chrétiennes sont libres, je le sais.

» Eh bien! je serai chrétienne et libre par conséquent.

» Je ne demande rien de plus.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

—

L'aumonier se tût; il respecta cette imagination si pure, qu'une idée d'amour n'effleurait pas, pendant que l'amour remplissait son cœur.

Il laissa à la Providence le soin de l'a-

venir et se promit de veiller cependant sur cette chaste et belle plante, exposée au vent de l'orage.

— Dieu acceptera votre parole, Nesserine, poursuivit-il; prions, prions encore, et attendons tout de sa justice.

Ils prièrent, en effet, interrompus seulement par la respiration haletante du malade, par des mots entrecoupés échappés à son délire.

Vers le milieu de la nuit, la nourrice revint; l'heure était arrivée d'essayer un

dernier remède, un remède suprême, après lequel il ne restait plus rien à faire.

Ebba l'avait préparé elle-même, elle versa la potion dans une coupe; Nesserine la lui enleva.

— C'est à moi, dit-elle, de soigner jusqu'à la fin le maître de mon père.

Puis levant les yeux au ciel, elle prononça mentalement ces mots :

— Dieu des chrétiens, Jésus, Marie, si ce breuvage rappelle a la vie celui qui va mourir, je vous promets d'accepter votre foi, je vous promets de recevoir le baptême.

» Que mon père me pardonne ! »

Elle entr'ouvrit les lèvres du jeune homme, lui glissa entre les dents le cristal de la coupe, et, sentant la fraîcheur de cette liqueur bienfaisante, il but.

— Maintenant dit tout haut le prêtre, à la volonté de Dieu !

— Ah ! répliqua Youssouf, qui entrait en cet instant, je donnerais ma fortune entière pour qu'il me fût rendu.

— Et moi, mon père, pensa Nesserine,

j'ai fait plus, j'ai peut-être donné mon âme!

Le plus grand silence régna ensuite dans la chambre.

On attendit avec anxiété l'effet très prompt du remède; il ne tarda pas à commencer.

Le chevalier s'agita d'abord, puis cette agitation devint de plus en plus forte, ses lèvres se mouilles d'une légère écume, ses membres se raidirent, un tremblement s'empara de tous ses membres, il poussa quelques cris étouffés qui se résumèrent dans une convulsion suprême, puis il

retomba enfin sans force, sans pouls, sans voix, une sueur roide mouilla ses tempes.

Nesserine étouffa un sanglot déchirant, elle le crut mort.

Ebba, près de lui, le sourcil froncé, la main sur sa poitrine, épiait le moindre signe, le moindre mouvement.

Quelques minutes se passèrent ainsi, pendant lesquelles la vie de tous restait pour ainsi dire suspendue.

Enfin Ebba après avoir touché le front

et le bras du chevalier, après avoir écouté les battements imperceptibles de son cœur, Ebba releva la tête, le sourire sur les lèvres, et dit :

— Il est sauvé !

Le chapelain joignit les mains et récita une prière avec des larmes de joie.

Youssouf invoqua Allah ! en promettant une aumône aux pauvres des environs; Nesserine croisa les bras sur sa poitrine baissa son voile et dit tout bas :

— Mon Dieu ! je suis à vous !

Cette scène touchante dura quelques secondes; après quoi chacun se regarda pous se féliciter, et l'on ne s'occupa plus que du malade.

Ebba recommanda un repos complet, elle renvoya tout le monde, surtout Nesserine, excédée de fatigue.

— Demain matin, dit-elle, il vous reconnaîtra tous; mais sa faiblesse sera si grande, qu'il faut vous garder des émotions.

» Après trois jours il entrera en convalescence, et dans quelques semaines il sera entièrement guéri.

» Allah le protége! »

Tout arriva ainsi que l'avait annoncé la nourrice.

Le lendemain, en s'éveillant, Sourdis éprouva le même sentiment que la première fois : il eut un vague ressouvenir de ce qui l'entourait, et il chercha involontairement le doux ange qu'il croyait retrouver encore.

La nourrice lui fit signe de ne pas parler; elle lui raconta, ainsi que l'avait fait Nesserine, mais d'une manière plus succinte, ce qui lui était arrivé, et lui demanda

enfin s'il souhaitait de voir le chapelain et Youssouf

— A l'instant, répondit-il.

Ils ne se firent pas attendre; le prêtre lui donna sa bénédiction en ajoutant:

— Dieu soit loué, mon fils, vous nous êtes rendu!

Quant à Youssouf, il se proterna à l'entrée de la chambre à la manière des esclaves, et, s'approchant de Sourdis, il lui baisa respectueusement la main.

— Mon maître, poursuivit-il, vous êtes ici chez vous, cette maison vous appartient, ainsi que tout ce qu'elle renferme; car sans vous je ne l'aurais pas.

» Tant que vous daîgnerez honorer mon humble toit de votre présence, personne ne vous servira que moi, ainsi que c'est mon devoir.

» Qu'ordonnez-vous donc à votre serviteur!

— Bon Youssouf! répliqua le chevalier, toujours le même!

— Ne vous inquiétez de rien pour l'avenir, j'ai prévenu l'agent de France de votre présence chez moi.

» Il a écrit à votre famille, il a écrit au grand-maître.

» Vous aurez incessamment des nouvelles de tous les vôtres, et je n'ai pas besoin d'ajouter que vous êtes parfaitement libre, et que, le jour où il vous conviendra de quitter l'Afrique, un de mes navires sera à votre disposition.

» Ne songez donc qu'à vous bien guérir.

» Voici votre médecin en chef, continua-t-il, en montrant Ebba, et voici l'autre qui attend votre bon plaisir, mon bien aimé seigneur.

Nesserine entr'ouvrit la porte, son père l'aperçut.

— Entre, ma fille, viens baiser la main de mon libérateur; retire ton voile, mon enfant, l'esclave n'a point de voile devant son maître, et aussi longtemps que le chevalier de Sourdis restera chez nous, toi et moi nous sommes ses esclaves.

La jeune fille obéit en rougissant.

Sa beauté, sa grâce appelèrent aussi une faible rougeur sur les lèvres du blessé ; il essaya de relever la tête pour la mieux voir, sa faiblesse l'emporta, il s'évanouit de nouveau.

— Je vous l'avais annoncé, reprit Ebba, laissez-moi seule avec lui, il a besoin de tous mes soins.

A dater de ce jour, la maladie prit, de moment en moment, un caractère plus favorable ; à dater de ce jour, Nesserine aussi eut de longs et secrets entretiens avec l'aumônier.

Ce fut une éducation tout entière; hors les heures qu'elle passait loin du malade, heures bien douces pour elle et pour lui, elle s'occupait uniquement de sa conversion.

Elle ne tarda pas à comprendre la position du chevalier et la sienne, et dès-lors une mélancolie continuelle s'empara de son âme.

Elle sut qu'il avait promis de consacrer sa vie et son épée à la défense de sa religion, elle sut qu'il ne devait avoir ni femme ni amour, et, dans le zèle de sa nouvelle foi, comme dans l'exaltation de

son premier amour, elle voulait se consacrer aux autels, elle voulut se donner tout entière à Dieu ne pouvant être à lui, et elle déclara sa résolution au prêtre, qui employa vainement tous les moyens pour l'en empêcher.

— Il y a des religieuses à Malte, m'avez-vous dit, je les supplierai de me recevoir, je leur présenterai en dot tous les trésors de mon père; je porterai cette croix à huit pointes, le signe du talent et de l'honneur, et j'irai ainsi vers Dieu comme vous, mon père, comme ces vaillants chevaliers mes frères, si braves, si nobles, si pieux!

— Et votre père, Nesserine?

— Oh ! mon pauvre père, mort, plongé dans les ténèbres de l'erreur !

» Il reviendra au ciel aussi, Dieu doit le vouloir, il est si bon !

» Il est si pur et si digne, mon pauvre père ! »

Une larme trembla au bord de sa paupière, elle l'essuya avec son voile.

— Quand me donnerez-vous le baptême, mon père? demanda-t-elle pour chasser cette pensée douloureuse.

— Bientôt, ma fille; votre instruction avance, vous pourrez incessamment recevoir les sacrements en pleine connaissance de cause. Ce sera un beau jour, n'est-ce pas ?

Nesserine se tut.

Des pensées confuses bourdonnèrent en elle; son imagination la transportait près de cet autel inconnu où elle prononcerait ses vœux, qui la sépareraient du monde: elle voyait le chevalier agenouillé dans l'église, ignorant toujours que pour lui seul elle avait abandonné son culte, son père, son pays.

Elle offrait à Dieu ce dernier sacrifice, car, dans ce cœur si tendre et si pur, l'amour de Dieu et l'amour de son amant se confondaient ensemble.

Chaque jour, à chaque entretien, le sentiment qu'elle inspirait au jeune homme prenait une nouvelle force, il comprit bientôt qu'il ne serait pas le maître de le dominer longtemps, il comprit aussi qu'il était partagé, et, tremblant pour son honneur, pour sa foi, il supplia le chapelain de hâter le plus possible leur départ.

Il ne pouvait offrir à Nesserine, en récompense de tant de dévoûment, ni sa

main ni son nom ; dès-lors il devait la fuir.

Le prêtre garda fidèlement le secret de la jeune fille et ne révéla ni ses projets ni son sacrifice ; il en pressa seulement l'exécution dans la crainte de ne pouvoir les accomplir avant le moment où il devrait retourner à Malte.

Sourdis, depuis qu'il quittait sa chambre, fuyait celle dont il était si tendrement épris, et passait presque tous ses instants avec Youssouf... au moins il parlait d'elle ! il écoutait les projets de ce bon père, projets tout en dehors de son amour, et aux-

quels il lui était défendu de s'opposer : une double barrière le séparait d'elle, sa religion d'abord, ses vœux ensuite.

En demander la rupture pour épouser une Infidèle devenait impossible; quitter l'ordre sous quel prétexte?

Et quel sort offrir à une jeune fille accoutumée à tout le luxe de l'Orient?

Mais plus il la voyait, plus il restait près d'elle, plus sa passion devenait violente, plus il souffrait.

Cette souffrance arriva à un terme où il lui devint trop cruel de la supporter.

Il fallait s'arracher à cette séduction et à ce supplice ; il résolut donc d'aller attendre chez les Pères de la Merci les nouvelles et le navire annoncés, et d'informer Youssouf des raisons pour lesquelles il le quittait.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

Des chapitres du deuxième volume.

CENDRILLON.

(SUITE).

Chap. VII. 5
— VIII. 45

UNE PAGE

DES SOUVENIRS DE MADAME DE CAYLUS.

Chap. I. 75
— II. 91
— III. 115
— IV. 135

L'ESCLAVE ALGÉRIEN.

Chap. I. 165
— II. 197
— III. 219
— IV. 241
— V. 259
— VI. 297

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

SUITE DES NOUVEAUTÉS EN VENTE.

Une Gaillarde, par Ch. Paul de Kock. 6 volumes in-8, affiche à gravure, net :

Georges le Montagnard, par le baron de Bazancourt. 5 vol. in-8, affiche à gravure, net : 22

Le Vengeur du mari, par Em. Gonzalès. 3 vol. in-8, net : 13

Clémence, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8, net : 13

Brin d'Amour, par Henry de Kock, 3 volumes in-8, affiche à gravure, net :

La Belle de Nuit, par Maximilien Perrin. 2 volumes in-8, affiche à gravure, net :

Jeanne Michu, *la bien-aimée du Sacré-Cœur*, par madame la comtesse Dash. 4 vol. in-8, net : 18

Le Khalifa, par S. Henry Berthoud. 2 volumes in-8, affiche à gravure, net :

Raphaël et Lucien, par Michel Masson. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :

Le Trouble-Ménage, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :

El Ihoudi, par S. Henry Berthoud. 2 vol. in-8, [illegible]

Les Métamorphoses de la femme [illegible] Saint[illegible] 3 vol. in-8, affiche à gravure, net :

Charmante Gabrielle, par M.-J. Brisset. 2 [illegible], affiche à gravure, net :

Le Débardeur, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :

Nicolas Champion, par S. Henry Berthoud. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :

La Famille du mauvais Sujet, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, net :

Un Cœur de Lièvre, par Max. Perrin. 2 vol. in-8, net :

Diane et Sabine, par Michel Masson. 2 vol. in-8, net :

SOUS PRESSE

Pour paraître très prochainement :

MONTBARS L'EXTERMINATEUR, par Paul Duplessis.

LES AMOURS DE VÉNUS, par Xavier de Montépin.

UN HOMME DE GÉNIE, par madame la comtesse Dash.

L'HOMME DE FEU, par G. de La Landelle.

LE GARDE-CHASSE, par Élie Berthet.

LE MÉDECIN DE SA FEMME, par Henry de Kock

LE MENDIANT DE TOLÈDE, par Emmanuel Gonzalès.

Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.